

LE HAUT CLERGÉ PHANARIOTE
ET LES BULGARES.
OPPRESSEUR, PRÉVARICATEUR
OU BON PASTEUR?
1830-1860

L'actualité de ces dernières années est à l'origine d'un regain d'intérêt pour l'histoire de la construction des identités des populations des Balkans. La question qui, pour beaucoup, était close, est à nouveau ouverte. Mais si les termes ne sont plus les mêmes, l'appartenance confessionnelle continue de jouer son rôle¹. Dans les conversations percent encore les méfiances séculaires. La religion a joué un rôle central dans l'émergence des identités nationales dans les Balkans et plus particulièrement chez les Bulgares. Si la chose est acquise, elle n'en demeure pas moins complexe. C'est du refus d'une identité orthodoxe supranationale, celle de l'Eglise patriarcale ottomane, qu'est née une autre identité orthodoxe, nationale cette fois, les Bulgares. Mais c'est aussi

Pierre VOILLERY est historien, Paris, Salonique
e-mail : pierre.voillery@noos.fr

¹ La renaissance identitaire de l'islam balkanique, le conflit du Kosovo ou les tensions en République de Macédoine comme, à l'inverse, la solidarité orthodoxe manifestée par la Grèce envers la Yougoslavie lors de l'intervention aérienne de l'OTAN, témoignent du dynamisme de la dimension religieuse comme élément structurant de l'identité dans les Balkans méridionaux. Parmi l'abondante production de la décennie, voir le panorama dressé par Xavier BOUGAREL et Nathalie CLAYER, *Le nouvel islam balkanique. Les musulmans, acteurs du post-communisme 1990-2000*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2001, 509 p.

cette identité orthodoxe, au sein de l'institution ecclésiastique patriarcale dominée par la culture grecque, qui a contribué à la préservation de l'identité bulgare pendant plusieurs siècles et à l'émergence de l'identité bulgare moderne. L'institution, c'est avant tout les hommes qui la constituent et la font vivre. Au premier rang figure le haut clergé, les patriarches régionaux, les métropolitains et les évêques dont la mission spirituelle s'accompagna également d'importants pouvoirs civils et fiscaux et dont les intérêts furent en contradiction croissante avec les aspirations des fidèles bulgares à partir du début du XIX^e siècle. A ce titre, leur comportement et leur choix à l'égard de la question bulgare méritent d'être étudiés avec précision.

L'idée selon laquelle les Bulgares vivaient sous la férule de la hiérarchie phanariote était devenue un dogme commode jusqu'à la Seconde Guerre mondiale pour son contenu nationaliste, puis sous la dictature communiste qui, à cette dimension nationaliste, a ajouté une dimension anti-religieuse². Elle a connu de beaux jours car elle permettait d'éviter de poser les vraies questions de la formation de l'identité nationale bulgare au XIX^e siècle. Les choses furent plus complexes. Cette idée a la vie dure et n'hésite pas à s'exposer là où elle ne devrait pourtant pas apparaître, comme dans les très utiles colloques d'histoire bulgare-grecs³ organisés par l'Académie bulgare des sciences et l'Institut d'études balkaniques de Salonique qui ont contribué à porter le dossier sur un terrain moins passionnel⁴.

² Point n'est besoin d'aller loin pour trouver tel florilège. *L'histoire de la Bulgarie* (HORVATH, 1977), préfacée par Georges Castellan, contient ces lignes de Iono Mitev : « Le patriarcat de Constantinople non seulement nommait des Grecs à tous les postes ecclésiastiques importants en Bulgarie, mais interdisait aussi l'usage du slavon (vieux bulgare) pour les offices religieux (...). Au XVIII^e siècle, le Patriarcat de Constantinople, de connivence avec les phanariotes grecs, favorisa de fait l'émigration des Bulgares, car, à ce moment-là, le clergé grec grevait de lourds impôts et de diverses taxes les chrétiens bulgares. Ainsi le peuple qui souffrait sous le joug turc avait aussi à subir la volonté d'assimilation déployée par le clergé grec (...) ».

³ « Négligeant les devoirs religieux de leur charge, les hauts prélats grecs ne se préoccupaient que de s'enrichir, en pressurant les dernières possibilités matérielles de leurs ouailles ». Le reste à l'avenant. Veselin TRAJKOV, « G.S. Rakovski et la culture grecque », *Relations culturelles et littéraires entre Grecs et Bulgares du milieu du XV^e au milieu du XIX^e siècle*, Deuxième colloque bulgare-grec (en bulgare), Sofia, 1980, Sofia, B.A.N., 1984, p. 14-19.

⁴ Les actes des colloques de 1980 et 1985 ont été publiés par l'Académie bulgare des sciences (Balgarskata Akademija na Naukite, noté ultérieurement B.A.N.) dans la revue *Etudes balkaniques*. Les actes des colloques de 1978, 1982 et 1988 ont été publiés par l'Institut d'études balkaniques de Salonique (I.M.H.A.).

L'hellénisation des sièges bulgares tient autant de la réalité historique (disparition des institutions spécifiques ou de territoires autonomes bulgares lors de la conquête ottomane) que de l'évolution de l'Église orthodoxe et des élites chrétiennes⁵. Le processus s'accroît fortement au XVIII^e siècle avec la prise de contrôle par les phanariotes de la hiérarchie de la Grande Église et l'appropriation des trônes épiscopaux à laquelle ils s'attèlent. Les Bulgares furent confrontés à ce processus comme tous les chrétiens orthodoxes de l'Empire⁶. Pour le haut clergé, être grec voulait dire être chrétien orthodoxe de culture grecque, cela ne signifiait pas être ethniquement grec. La notion de nationalité lui était totalement étrangère comme le montre la condamnation par le Saint Synode de l'insurrection grecque de 1821⁷. L'irruption de la question nationale parmi les populations chrétiennes ottomanes accentua le clivage entre une société dont les élites formées au moule phanariote se laïcisaient et une société phanariote ecclésiastique pour qui la défense des privilèges de l'Église, co-régente de l'Empire depuis quatre siècles, devint une priorité⁸. Dans ce contexte, la montée des aspirations bul-

⁵ René JANIN, art. « Bulgarie », *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastique*, Paris, Letouzey.

⁶ On pourra consulter l'article de référence de Trajan STOJANOVITCH, « The conquering balkan orthodox merchants », *Journal of economic history*, 20, 1960, p. 232-313, utilement complété par Richard CLOGG, « The greek millet in the Ottoman Empire », in *Christians and Jews in the Ottoman Empire*, sous la direction de Benjamin Braude et Bernard Lewis, New York, Holmes and Meier, 1982, t.1, p. 185-207.

⁷ Comme le souligne Richard CLOGG (« The greek millet ... », *art. cit.*), le patriarche Grégoire V fut pendu non pas pour avoir refusé de dénoncer l'insurrection, mais bien pour n'avoir pas su honorer sa principale obligation, s'assurer de l'obéissance des sujets chrétiens du sultan.

⁸ Paraskevas Matalas vient de publier (mai 2002) un ouvrage défendant l'idée que, sous l'influence du jeune Etat hellénique et de la pression panslave de la Russie, le patriarcat oecuménique et la hiérarchie de la Grande Église « s'helladisent » au cours du XIX^e siècle, et que ce processus connaît son apogée face à la question bulgare dans les années 1860. Si ce phénomène s'observe peut-être et partiellement après 1860, ce que l'auteur ne montre pas de manière convaincante, et si le haut clergé est hostile à l'émancipation bulgare, ce qui est avéré, il n'est pas possible d'en dire autant de son comportement avant 1860, un comportement qui, comme la présente étude espère le montrer, témoigne de réelles préoccupations envers les populations bulgares et leurs aspirations culturelles et identitaires. Même si ses motivations étaient totalement étrangères à l'idée de conscience identitaire bulgare, le haut clergé ne pouvait ignorer que répondre aux aspirations culturelles bulgares avait forcément des effets sur la formation, à terme, d'une identité nationale. L'exemple grec était encore frais dans les mémoires. L'étude est une tentative de concilier les options de l'Etat hellénique et un Patriarcat hostile à sa création comme à l'idée d'une Église grecque autocéphale. Paraskevas MATALAS, *Nationalité et orthodoxie, les aventures d'une relation. Du schisme « grec » au schisme bulgare*, Athènes, Iraklio, 2002, 390 p., en grec. Index. Bibliographie.

gares, qui se traduisirent par la création *de facto* d'une Église indépendante en 1860 et un schisme en 1870, fut sans doute la crise la plus importante que durent affronter le Patriarcat et ses représentants locaux⁹.

L'historiographie bulgare marxiste a utilement contribué au débat en montrant à l'envi que le développement économique est une condition nécessaire de l'essor culturel¹⁰. L'insuffisance de cette explication a été soulignée dès les années 1970 par des chercheurs qui ont montré que si l'essor économique et social expliquait certes bien des choses, il ne pouvait tout expliquer. Il fallait admettre que le haut clergé n'avait pas une attitude systématiquement hostile et reconnaître que l'Église et non pas uniquement les monastères — avait été l'un des lieux de la continuité et du maintien de l'identité. Zina Markova¹¹, à la suite de James F. Clarke¹², a initié cette procédure de réhabilitation, sur une piste timi-

⁹ La littérature abonde sur la formation de l'exarchat bulgare. Pour une interprétation bulgare, on pourra consulter l'ouvrage collectif publié à l'occasion du centenaire de la création de l'exarchat, *Le centenaire de l'érection de l'exarchat bulgare*, Sofia, Sinodalno Izdatelstvo, 1971, 352 p., en bulgare, ou Zina MARKOVA, *L'Exarchat bulgare*, Sofia, B.A.N., 397 p., en bulgare, résumé en français. Une vision plus américaine et diplomatique-politique, mais tout aussi intéressante avec Thomas MEININGER, *Graf Ignatiev and the establishment of the bulgarian exarchate, 1864-1872, A study in personal diplomacy*, University of Madison, 1970, 251 p.

¹⁰ Certains travaux de Nikolaj TODOROV sont représentatifs de cette école : en collaboration avec Viržinija PASKALEVA, « Le développement social, économique et culturel de la ville bulgare du XV^e au XIX^e siècle. La ville bulgare avant et immédiatement après la conquête. Population, production, commerce », *Actes du colloque de Venise*, Bucarest, 1975, p. 103-128, repris dans *La ville balkanique sous les Ottomans (XV-XIX^e)*, Londres, Variorum Reprints, 1977 ; « La genèse du capitalisme dans les provinces bulgares de l'Empire ottoman au cours de la première moitié du XIX^e siècle », *Études historiques*, Sofia, I, 1960, p. 221-248, repris dans *La ville balkanique sous les Ottomans, op. cit.*

¹¹ Zina MARKOVA, *Le mouvement national religieux bulgare jusqu'à la guerre de Crimée*, Sofia, B.A.N., 219 p., en bulgare, index, résumé en français, et « Le Patriarcat de Constantinople et la vie culturelle bulgare au XVIII^e siècle et durant les premières décennies du XIX^e siècle », *Actes du premier symposium bulgaro-grec sur les relations culturelles et littéraires entre Grecs et Bulgares de la moitié du XV^e à la fin du XIX^e siècle*, Salonique, I.M.H.A. 1980, p. 227-237. Si elle rappelle que les préoccupations pastorales ont sans doute contribué à définir l'attitude du haut clergé et montre que les communautés bulgares étaient soumises à de forts tiraillements entre défenseurs de l'évêque et partisans d'une voie bulgare plus nettement tracée, elle hésite cependant à pousser le raisonnement aussi loin qu'il est permis quant aux choix et aux motivations du haut clergé qu'au bout du compte, elle tend à classer entre ceux qui furent favorables aux Bulgares et ceux qui leur furent hostiles.

¹² James F. CLARKE, « Hilarion of Tirnovo in the light of historical criticism », *Actes du premier congrès international des études balkaniques et sud-est européennes*, Sofia, B.A.N., 1969, t. IV, p. 269-278.

dement ouverte par d'autres historiens bulgares¹³. C'est au défrichage de cette piste, prometteuse semble-t-il, que la présente étude espère contribuer.

Le siècle des nations dans les Balkans fut souvent caractérisé, tout au moins dans sa première moitié, par la fluidité de la ligne de démarcation inter-communautaire. Cette situation fut à l'origine de comportements très divers des membres du haut clergé entre 1830 et 1860. Les résultats montrent qu'il n'adopta pas d'attitude univoque devant les aspirations bulgares et que les réponses varièrent selon les hommes, les régions, les époques. Dans certains cas, les attitudes furent parfois marquées par une nette hostilité, mais aussi, dans d'autres cas, par de réelles préoccupations pastorales. La conjoncture joua un rôle croissant dans la définition de ces attitudes à mesure que les enjeux glissaient vers le champ du politique et que le conflit se radicalisait. Elle s'accompagna, comme souvent, de pragmatisme et de prudence. Enfin, dans bien des cas, un même homme put avoir, au cours de sa prélature, des comportements apparemment contradictoires qui obligent l'historien à un jugement nuancé et à rechercher les motivations des intéressés. L'outil statistique permet de mieux prendre en compte cette histoire. Il permet d'exploiter l'échantillonnage composé de cinquante-six prélats et dix-huit éparchies, échantillonnage presque exhaustif dans la mesure où il représente la plupart des évêques et métropolitains et des sièges où, entre 1830 et 1835, des incidents liés à la question bulgare nous sont connus.

Dans cette perspective, le premier mouvement s'attachera à préciser le champ de l'étude (sources, prélats et éparchies, l'ostracisme des Bulgares). Le deuxième tentera, sous trois angles, de répondre à la question de savoir si ce clergé était formé de mauvais administrateurs ou de bons pasteurs (le sacré et le temporel, l'état culturel du clergé et des fidèles, la reconquête pastorale). Enfin, le troisième mouvement essaiera de définir le comportement de ce haut clergé face à l'émergence des aspirations bulgares (le poids des réalités locales, la pesanteur de l'histoire, le pragmatisme et la prudence).

¹³ Bojan PENEV, *Histoire de la nouvelle littérature bulgare*, 3 vol. Sofia, 1932-1933, en bulgare; Hristo GANDEV, « Conformités dans les relations entre les peuples bulgares et grecs à l'époque du réveil national », Sofia, B.A.N., 1974, p. 37-58. En bulgare.

I. UN HAUT CLERGÉ AUX PRISES DE POSITION VARIÉES
ET AU COMPORTEMENT COMPLEXE

Sources

La rigueur suppose de justifier le recours presque exclusif aux sources et aux travaux d'historiens bulgares. Ce parti pris s'explique par le souci de confronter l'interprétation faite par les principaux acteurs, qu'ils soient témoins ou historiens, d'une séquence de leur propre histoire, avec la réalité qui résulte du criblage des informations qu'eux-mêmes nous donnent. A juste titre, les Bulgares considèrent la lutte pour la constitution d'une Église nationale comme l'un des actes fondateurs de leur renaissance. Dans ce panorama, deux auteurs s'imposent, en raison de l'érudition dont ils témoignent sur ce sujet, de leur souci de dresser un tableau global de cette histoire et des jugements qu'ils portent, reflétant chacun la sensibilité de leur époque. Leurs travaux représentent une documentation de premier ordre à laquelle il sera largement fait recours ici. Petăr Nikov¹⁴ publie son ouvrage en 1929, alors que l'ambiance est au nationalisme intransigeant et que le contentieux avec la Grèce pèse de tout son poids. Il est significatif qu'il ait été réédité en 1971 car, au-delà du souci de réhabiliter un des pères fondateurs de l'histoire bulgare, il s'agit alors de relancer des études moins marquées par la doctrine sur le rôle de l'Église dans les permanences identitaires à une époque où une bien timide ouverture de régime intervient. C'est à cette époque que Zina Markova, second auteur de référence de cette étude, commence à publier ses travaux. Sans prétendre épuiser une quête de sources qui pourrait bien aboutir à un paysage encore plus complexe que ne prétend le faire le présent article, un soin particulier a été apporté à rechercher des témoignages contemporains des événements, témoignages étrangers à ces deux auteurs. A ce titre, les informations contenues dans l'unique journal bulgare de l'époque publié dans la capitale ottomane et qui fut au centre de la lutte pour des écoles et une église bulgares, le *Carigradski Vestnik*¹⁵, et les données publiées dans des recueils de sources bulgares ont été d'une grande utilité. Enfin, recours a été fait à des travaux d'historiens grecs qui, à la lecture de la littérature spécialisée, semblent ne s'être que ponctuellement penchés sur cette question. Il est vrai que le

¹⁴ *La renaissance du peuple bulgare. Lutttes religieuses nationales et conséquences*, Sofia, Nauka i Izkustvo (Science et Art), 2^e ed., 1971, 403 p. Index. En bulgare.

¹⁵ Pierre VOILLERY, « Contribution à l'histoire de la presse ottomane. Le premier journal bulgare, le *Carigradski Vestnik*, 1848-1862 », à paraître.

rôle du haut clergé dans le maintien de l'identité grecque a naturellement davantage retenu leur attention.

Même si elles sont connues, les sources doivent être utilisées avec circonspection, les témoignages étant eux-mêmes sujets à caution. Une série d'exemples illustrent ce principe critique : l'accusation portée contre le haut clergé grec d'avoir procédé à une destruction systématique des monuments littéraires bulgares médiévaux, quand ce n'est pas d'avoir procédé à de véritables autodafés, ne résiste pas toujours à l'examen. James F. Clarke a rendu justice à Hilarion de Tărnovo¹⁶ accusé d'avoir fait brûler d'anciens écrits slavons. Zina Markova éprouve de la méfiance face à certains témoignages bulgares de l'époque, car si Zacharii de Skopje fit détruire des manuscrits en 1792, elle conclut que c'est à tort que Joakim de Sofia, en 1823, fut accusé de crimes comparables¹⁷. Il n'en demeure pas moins qu'au-delà des destructions d'ouvrages ou de l'interdiction prononcée par certains prélats d'utiliser le slavon d'église à l'office¹⁸, le conflit fut bien réel. La violence qu'il généra explique le contenu passionnel des témoignages : Atanas Čalākov fut assassiné en 1852, selon les historiens bulgares, par des « agents des grécomanes »¹⁹. Alexandre Exarh raconte la peur qui le saisit lorsqu'il alla voir, en 1850, le Patriarche œcuménique pour obtenir l'autorisation d'avoir une église dans la capitale où le bulgare serait la langue culturelle²⁰. Les sources sont parfois contradictoires : le *Carigradski Vestnik* présente un même homme sous les deux aspects. Chaque semaine, ce journal qui sera à la pointe de la lutte pour une Église bulgare autonome attaque Hrisant, le métropolite de Plovdiv. Il signale néanmoins que ce même Hrisant s'abonne à dix exemplaires de ce journal en 1857 et demande qu'ils soient envoyés à son suffragant le Tatar Pazardžik afin qu'il puisse les

¹⁶ James F. CLARKE, « Hilarion of Timovo... », *art. cit.* Il ne fut pas le premier, mais le premier ne fut pas entendu. *Vox clamens in deserto*. C'est dans un article publié en 1917 que J. Trifonov a fait la preuve que les livres qu'Hilarion était accusé d'avoir brûlés, avaient disparu de la bibliothèque de Tarnovo avant sa nomination. « La légende de la destruction par le feu de la bibliothèque de livres en vieux bulgare de Timovo », *Spišanie na B.A.N.*, Sofia, 1917, XIV, p. 1-42.

¹⁷ Zina MARKOVA, *Le mouvement religieux national bulgare...*, *op. cit.*, p. 55.

¹⁸ Que les fidèles bulgares ne comprenaient pas davantage que les fidèles grecs ne comprenaient le grec ecclésiastique.

¹⁹ Zina MARKOVA, *Le mouvement national religieux bulgare...*, *op. cit.*, p. 59 et sq. Contemporain de l'événement, le *Carigradski Vestnik* (noté ultérieurement C. V.) se contenta de parler de bandits.

²⁰ Pierre VOILLERY, « Entre Russie et Bulgarie. Contribution à l'histoire de la première église bulgare de Constantinople. 1847-1859. Un texte inédit d'Alexandre Exarh », *Cahiers du Monde russe et soviétique*, XXVII (3-4), juil.-déc. 1986, p. 417-460.

distribuer²¹. Bien sûr, on peut considérer qu'il s'agit là de la réaction d'un homme voulant savoir ce que ses détracteurs disent de lui pour mieux les combattre. Mais, dans ces conditions, pourquoi acheter autant d'exemplaires et les distribuer, alors que le journal était à la recherche permanente d'abonnements de soutien et qu'il était l'unique véhicule des positions hostiles au haut clergé grec²², dont Hrisant passe pour être l'illustration? Le métropolite de Târnovo est l'autre tête de Turc de notre journal et la cible des Bulgares de son éparchie. Pourtant, le *Cari-gradski Vestnik* signale à ses lecteurs que, trois années consécutives (1851, 1852, 1853), le dit métropolite fait don de 1 500 groches à l'école bulgare du lieu²³, soit le traitement annuel d'un maître. Ces comportements concordent mal avec l'idée que l'on se fait d'ennemis du développement de l'éducation et de la culture parmi les Bulgares et justifient une recherche plus fine sur les attitudes du haut clergé grec. L'ambivalence des comportements ne fut pas une exclusivité grecque vis-à-vis des Bulgares. S'il est vrai que le Bulgare Iosif de Varna fut contraint de quitter son siège à la demande de la communauté grecque, laissant ainsi la place à un militant anti-bulgare, il n'en demeure pas moins que ce fut ce même Iosif qui initia la renaissance de la langue et de la culture grecques dans son éparchie²⁴. Dernier exemple qui finit d'inciter à la prudence.

Prélats et éparchies

Ces quelques faits indiquent la direction à suivre quant aux critères à retenir. Opter pour une réponse univoque²⁵ aboutit à créer un paysage politiquement correct mais historiquement faux, à l'image de Petăr Nikov pour qui il suffisait qu'un prélat soit grec pour être condamné. Zina Markova met le doigt sur les difficultés qu'il y a à émettre un jugement d'une seule pièce sur le comportement d'hommes qui, s'ils s'opposèrent aux prétentions bulgares dès lors qu'elles remettaient en cause le rang de la Grande Eglise, commanditèrent cependant par exemple la rédaction de livres en bulgare²⁶, tels Panaret de Plovdiv. Ou Hilarion de

²¹ C. V., n° 316, 16 février 1857.

²² Pierre VOILLERY, « Contribution à l'histoire de la presse ottomane... », *art. cit.*

²³ C. V., n° 186, 14 août 1854. Notice de Petko Slavejkov sur Târnovo. Ce témoignage est d'autant plus significatif qu'il émane d'un homme qui fut un ardent ennemi de la cause grecque.

²⁴ Xanthippi KOTZAGEORGI, « Educational and cultural activities of Greeks in Varna (mid 19th c. 1906) », *Balkan Studies*, 1991, 32/2, p. 217-233.

²⁵ Du style « celui qui n'est pas avec moi est contre moi ».

²⁶ Zina MARKOVA, « Le Patriarcat de Constantinople... », *art. cit.*

Tărnovo qui participa à la rédaction par la société biblique américaine d'une bible en langue bulgare vernaculaire²⁷. Il faut donc accepter chaque témoignage, même s'il aboutit à dessiner un paysage contradictoire. La contradiction n'est qu'apparente. Elle révèle en fait des attitudes dictées par les circonstances. D'où l'adoption d'un classement en quatre rubriques, « favorable », « hostile », « favorable/hostile », « inconnu ». Un seul témoignage contradictoire suffit à provoquer un classement sous la rubrique « favorable/hostile ».

Le choix géographique répond à un critère simple. Ont été retenues les métropoles dont les sources permettent de dire que des incidents liés à des questions religieuses et opposant Bulgares et Grecs s'y produisirent ou survinrent sur leur territoire. Sur la cinquantaine d'éparchies où vivaient des communautés bulgares ou bulgarophones significatives (la « très grande Bulgarie »), dix-huit ont été concernées (voir Annexe I) dans les limites chronologiques de cette étude et sous des formes diverses, à la lutte pour une Église nationale. La carte montre que le territoire ainsi défini recouvre une bonne part de l'actuelle Bulgarie et une partie de l'ex-archevêché d'Ohrid.

Le critère chronologique enfin. Les années postérieures à la création de l'exarchat bulgare (1870) ont été écartées car elles correspondent à une période où les enjeux diffèrent sensiblement de ceux de l'époque retenue. En effet, le débat, à cette date, s'est déplacé sur le terrain de l'institutionnalisation du schisme et de l'autonomie communautaire avec, en perspective, l'autonomie politique et l'indépendance. Ce glissement intervient dès 1860 avec le schisme *de facto* des Bulgares qui, en masse, refusent de prononcer le nom du Patriarche et invoquent celui du Sultan lors de l'office pascal du 3 avril 1860. Surgissent alors des tensions dans des zones où rien n'avait été signalé précédemment. L'exarchat, dont la création devra beaucoup à un pouvoir ottoman tiraillé entre la violente agitation bulgare et le raidissement patriarcal, existe dès cette date en raison de la scission des communautés. Les années 1860 sont surtout marquées par des incidents qui ont une double raison d'être : témoigner de l'attachement de telle communauté à la cause bulgare ou au Patriarcat, définir l'étendue géographique de la future circonscription. Elles relèvent donc d'une autre logique. Voici pour le *terminus post quem*. Quant au choix de l'année 1830, il s'explique davantage par

²⁷ James F. CLARKE, *art. cit.*, et *Bible societies, American missionaries and the national revival of Bulgaria*, New York, Arno press & New York Times, 1971, 358 p.

l'évolution de la question bulgare que par des aspects liés au conflit ecclésiastique qui n'existe pas encore. C'est en 1835 qu'est donné le signal du mouvement avec la création de la première école d'essence non religieuse à Gabrovo. Les Bulgares commencent à s'émanciper de l'emprise culturelle religieuse, mais non de l'influence de l'hellénisme qui demeure le modèle auquel aspire tout homme bien né et un moyen d'accéder à la culture, aux emplois, à l'étranger, bien plus tard, de la tutelle épiscopale qui demeure longtemps le pôle de référence pour un chrétien ottoman. C'est parallèlement au mouvement scolaire, signe clair d'une prise de conscience, que se développe le conflit avec le haut clergé. En ce sens, 1830 est une date fonctionnelle. C'est pourquoi elle a été retenue.

Ces trois critères permettent d'identifier 56 archevêques, métropolitains et évêques. Les données recueillies ainsi que les sources sont synthétisées dans l'Annexe II. Une première indication confirme l'hypothèse de départ d'un comportement complexe du haut clergé à l'égard de la question bulgare et permet d'écarter d'emblée l'idée reçue d'une hostilité systématique. L'indicateur statistique donne 7 évêques ayant eu un comportement favorable aux Bulgares, 20 adaptant leur comportement aux circonstances, 24 totalement opposés et 5 dont les choix sont inconnus. Le nombre de prélats ayant donc posé, à un moment ou à un autre, un regard bienveillant sur les aspirations de leurs fidèles avoisine la moitié de l'effectif étudié, ce qui ne signifie pas qu'ils aient oublié les intérêts de la Grande Eglise, au contraire. Mais cela confirme qu'il faut chercher ailleurs que dans une hostilité postulée *a priori* les motivations de ces hommes.

Tableau 1 : Attitude du haut clergé vis-à-vis de la question bulgare

Favorable	Défavorable	Favorable/Défavorable	Inconnu
7	24	20	5
12,5%	42,8%	35,7%	9%

Des Bulgares ostracisés ?

Deuxième idée à écarter : les choix du haut clergé dépendaient de l'appartenance ethnique du titulaire. S'il existait un lien clair entre l'appartenance ethnique du haut clergé et ses choix, les résultats seraient à l'opposé de ceux du tableau 1, puisque sur 56 prélats étudiés, 37 sont grecs (66,1%), 7 sont bulgares (12, 5%), un est albanais (1,2%), et 11

sont d'origine inconnue (19,6%) mais probablement grecs. Si l'équivalence entre haute hiérarchie et grec était fondée, et si l'appartenance ethnique déterminait les choix, le nombre de prélats hostiles au bulgare devrait approcher les 90 %. Ce n'est pas le cas. Le raisonnement selon lequel tout évêque, parce qu'il est grec, est hostile aux Bulgares ne résiste pas à l'examen.

L'argument traditionnel de l'ostracisme du haut clergé à l'encontre des Bulgares ne suffit pas non plus à expliquer le faible nombre de Bulgares ayant accédé aux plus hautes charges même s'il est patent que l'effectif est des plus maigres. Le tableau n'en identifie que sept pour la période envisagée. En dépit de la faiblesse de l'effectif, la présence de ces sept dignitaires est la preuve que les portes n'étaient pas fermées dès lors que le candidat répondait aux conditions requises. Si beaucoup en rêvaient, peu étaient élus, chez les Bulgares comme parmi les autres communautés chrétiennes ottomanes. Et ce qui est vrai aujourd'hui l'était déjà voici deux siècles, quelle que soit l'Église d'ailleurs. L'explication de cette situation réside ailleurs. Accéder aux honneurs était extrêmement difficile pour tous et l'appartenance aux élites sociales et économiques était une condition indispensable pour qui ambitionnait la crosse. Et il faut bien admettre qu'à ce jeu, les Bulgares avaient plusieurs longueurs de retard puisqu'il fallut attendre le milieu du XVIII^e siècle pour voir se dessiner un décollage économique dans ces provinces, alors que la bourgeoisie phanariote tenait le haut du pavé depuis plus de cent cinquante ans. Ce retard, Nikolaj Genčev a essayé de le quantifier en tentant de recenser de manière exhaustive *l'intelligentsia de la Renaissance bulgare*²⁸. Si les critères et les catégories profession-

²⁸ *Intelligentisa na balgarskata vazrozdenska, encikolpedija* (L'intelligentsia de la renaissance bulgare, encyclopédie), Sofia, Imprimerie d'Etat P. Beron, 1988. L'ouvrage présente les données biographiques connues de plus de 10 000 Bulgares qui constituent, selon l'auteur, l'intelligentsia de la Renaissance entre 1764 et 1878. La liste des individus retenus, leur métier et leur formation montrent que l'auteur inclut dans l'intelligentsia, non seulement les élites culturelles, mais aussi les élites sociales, économiques, culturelles et artisanales à caractère culturel (les peintres religieux). A le lire, deux critères, non exclusifs l'un de l'autre, entraînent de droit l'appartenance à cette catégorie dans la société bulgare ottomane : savoir lire et écrire, ou appartenir à une catégorie que la sociologie contemporaine classe dans nos sociétés contemporaines au sein de l'intelligentsia (ex : les artistes). La réalité du moment (le bas clergé appartient à l'élite sociale locale mais son illettrisme l'exclut de l'intelligentsia), la comparaison avec le statut de l'artiste sous l'ancien régime (un artisan, pas un artiste), comme la fonction de l'intelligentsia dans nos sociétés montrent que l'appartenance à cette catégorie ne se définit pas par ce que nous appellerions l'appartenance au secteur tertiaire, catégorie que semble retenir l'école historique bulgare en quête d'*aggiornamento* conceptuel. Rumjana RADKOVA tient

nelles retenus sont contestables, les chiffres qu'il avance sont dignes de foi. On ne compte que deux évêques bulgares entre 1764 et 1799, chiffre qui témoigne d'une situation sans changement par rapport aux siècles précédents, et douze entre 1800 et 1878, chiffre qui montre une évolution favorable facilitée, il est vrai, par l'affirmation de la nationalité bulgare à partir de la seconde moitié du siècle. Le haut clergé bulgare, hors charge épiscopale, compte 66 représentants, alors que l'ensemble du clergé identifié, c'est-à-dire ayant laissé une trace dans l'histoire, représente 3 623 individus. Le nombre total de Bulgares ayant appartenu au clergé, séculier ou régulier, entre ces deux dates, est impossible à définir, mais il devait être sensiblement plus élevé. L'affirmation selon laquelle les Bulgares étaient ostracisés doit donc être maniée avec précaution.

II. LE HAUT CLERGÉ : MAUVAIS ADMINISTRATEUR OU BON PASTEUR ?

Les Bulgares étaient soumis au sort commun. La situation des autres populations n'était pas meilleure comme le note Richard Clogg lorsqu'il écrit que « les Grecs, pas moins que les autres chrétiens orthodoxes, eurent à subir pleinement l'oppression de la hiérarchie orthodoxe »²⁹. Les Serbes³⁰, les Albanais, les Valaques ne furent pas mieux lotis³¹. Le haut clergé phanariote se trouve confronté, à partir du milieu du XVIII^e siècle et surtout au siècle suivant avec l'affirmation des nationalités³², à une situation qui lui échappe et qu'il a pourtant contribué à créer. Chargée dès la conquête de Constantinople de garantir l'adhésion des popu-

exactement le même raisonnement et aboutit donc aux mêmes résultats exagérés, dans une étude par ailleurs très riche et du plus haut intérêt : *L'intelligentsia bulgare pendant la Renaissance*, Sofia, Nauka i Izkustvo (Science et Art), 1986, 388 p., en bulgare. Ni index, ni bibliographie, ni analyse quantitative globale malheureusement. L'auteur a présenté sa thèse en anglais dans « The Bulgarian Intelligentsia during the Transition from the Middle Ages to Modern Times », *Etudes historiques*, Sofia, XIV, 1990, p. 31-49.

²⁹ Richard CLOGG, « The greek millet ... », *art. cit.*

³⁰ Ladislav HADROVICS, *Le peuple serbe et son Église sous la domination turque*, Paris, P.U.F., 1947, 168 p.

³¹ Voir la brève mais intéressante communication d'Emmanuel PROTOSALIS, fleurant la nostalgie : « Efforts de diffusion de la langue grecque aux Bulgares et aux Valaques au début du XIX^e siècle », *Actes du 2^e colloque bulgaro-grec d'histoire*, *op. cit.*, p. 138-144.

³² A commencer par l'émancipation intellectuelle grecque, l'insurrection puis l'indépendance.

lations au pouvoir ottoman³³, l'Église voit son autorité défaillir en raison de ses propres exactions, du dénuement dans lequel elle a laissé son troupeau et de son incapacité à s'adapter aux évolutions face à des fidèles qui, au moins par endroit, connaissent un essor économique et culturel qui les pousse vers une laïcisation relative de leur modèle de référence.

Une autorité mise en cause par le comportement temporel

Son autorité s'étend sur les secteurs les plus variés de la vie quotidienne, puisqu'il est non seulement le distributeur des sacrements et le détenteur du sacré, mais également juge de paix, notaire, juge des affaires économiques, porteur de culture, etc. A la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e, le métropolite de Plovdiv intervient directement dans les affaires économiques et le fonctionnement des *esnafs*, à la demande des intéressés. A la même époque, son collègue de Târnovo s'occupe des divorces, des successions et des testaments, des associations, des reconnaissances de dettes, etc³⁴. La prestation épiscopale n'est pas gratuite : le métropolite de Pelagonia (Bitola) perçoit un casuel relativement élevé lors des mariages, leur montant augmentant selon qu'il s'agit d'un premier, d'un deuxième ou d'un troisième mariage³⁵. L'efficacité du service rendu diminue souvent au fur et à mesure que l'on descend dans la hiérarchie³⁶.

Le volet fiscal et financier de l'action du haut clergé grec contribua grandement à l'érosion de son autorité³⁷. Ces prélèvements variés, fréquents et donc lourds, s'ajoutant aux taxes civiles, commencèrent à être ressentis comme injustes au XIX^e siècle par une population qui attendait secours et aide de la part de ses bergers. Des exemples. Ce sont 850 000 groches que verse Néophyte Byzantios au Patriarcat œcu-

³³ Steven RUNCIMAN, *The Great Church in Captivity*, Cambridge University Press, 1968, 7^e éd. 2001, 455 p.

³⁴ Zdravko PLJAKOV, « Quelques questions de l'histoire de l'archevêché-patriarcat d'Ipek à la fin du XVII^e siècle et l'autonomie de la population non musulmane des pays balkaniques aux XVI^e-XVII^e siècles », *Etudes historiques*, Sofia, IV, 1968, p. 243-263.

³⁵ *Ibidem*.

³⁶ C.V. n° 369, 8 mars 1858, n° 469, 6 février 1860. Le clergé de certaines paroisses de Stara Zagora (Thrace bulgare) ne tient pas les registres d'état-civil.

³⁷ Zina MARKOVA, « A propos du joug économique du clergé phanariote et de la lutte des Bulgares contre celui-ci jusqu'à la guerre de Crimée », *Izvestija na Instituta za Istoriija* (Nouvelles de l'Institut d'histoire), Sofia, XXI, 1970, p. 203-218. En bulgare. Résumé en français.

ménique lors de son accession au trône de Tărnovo. Un siège de moindre importance comme Vraca coûte quand même 100 000 groches à Dorotei qu'il doit donner au titulaire de Tărnovo³⁸ dont il est l'un des suffragants, ce même Néophyte qui doit rembourser ses créanciers. La simonie n'était pas réservée aux grands postes³⁹. A cette pratique qui était devenue la règle s'ajoutaient les frais d'obtention des *berât* exigés par les autorités ottomanes et les divers prélèvements fiscaux que Jan Kabrda a plus particulièrement étudiés pour les terres bulgares⁴⁰. Hristo Gandev en a identifié dix-neuf à la fin du XVIII^e siècle⁴¹. Des sommes importantes pouvaient être levées. Ainsi, les Bulgares de Gabrovo versaient 8 000 groches au métropolite de Tărnovo au milieu du XIX^e siècle au titre de la taxe épiscopale (*Vladičina*)⁴². Les popes également étaient soumis à pression fiscale. Jovčo écrit que, le 26 juin 1845, « le métropolite de Tărnovo est venu à Trjavna et a demandé aux popes pour la troisième fois une aide de 56 groches »⁴³. Si Tărnovo est souvent citée ici, c'est parce que cette éparchie a été plus particulièrement étudiée d'une part et, de l'autre, parce que c'était le diocèse rou-

³⁸ Zina MARKOVA, *Le mouvement religieux national bulgare...*, *op. cit.*, p. 26-27.

³⁹ Le remboursement des sommes engagées oblige à une application pyramidale de ce système. Sofronij, un Bulgare devenu évêque de Vraca à la fin du XVIII^e siècle et l'auteur de l'un des premiers monuments littéraires de la Renaissance bulgare, les (dominicales), raconte dans ses souvenirs, son entrée dans les ordres : « L'évêque arriva et, sur la prière des notables, il accepta aussitôt de m'ordonner prêtre le dimanche suivant. On lui donna 70 groches. Le paiement eut lieu le mercredi et je me mis à préparer les choses indispensables pour la cérémonie de dimanche. Mais le vendredi soir, l'intendant vint me voir et me remit l'argent en me disant : Sache que l'évêque ne te fera pas prêtre, car un autre a donné 150 groches : c'est donc lui qui sera ordonné ». Les enchères montaient vite... Jack FEUILLET, *Vie et tribulations du pêcheur Vracanski*, Sofia, Sofia Press, 1981, 225 p. (p. 78).

⁴⁰ « Le système fiscal de l'Église orthodoxe dans l'Empire ottoman d'après les documents turcs », *Opera Universalis Puryniana Brunensis*, Brno, 1969, 164 p. ; « Documents relatifs aux impôts ecclésiastiques prélevés sur les populations bulgares au XVIII^e siècle », *Arhivum Orientalni Pragensis*, Prague, XXIII, 1-2, 1955, p. 136-177 ; « Les documents relatifs aux droits fiscaux des métropolitains orthodoxes en Bulgarie au XVIII^e siècle », *A.O.P.*, Prague, XXVI, 1, 1958, p. 50-80 ; « Sur les *bérats* des métropolitains orthodoxes dans l'Empire ottoman au XVIII^e siècle », *Recueil en l'honneur du professeur Petar Nikov*, Sofia, B.A.N., 1940.

⁴¹ Cité par Zina MARKOVA, *Le mouvement religieux national bulgare...*, *op. cit.*, p. 27. Jan Kabrda a montré que toutes les taxes ne frappent pas le seul fidèle. Les monastères, les églises et le clergé sont aussi imposés en tant que tels ou pour les biens qu'ils possèdent.

⁴² *Ibid.*, p. 44-71 (« L'action fiscale du pouvoir ecclésiastique grec dans les terres bulgares »).

⁴³ *Ibid.*, p. 33

méliote le plus étendu⁴⁴. Mais les exemples se répètent ailleurs. Le monastère stavropégiaque de Rila voit sa contribution au trône patriarcal passer de 3 000 à 4 000 groches en 1848⁴⁵ puis à 5 000 en 1860⁴⁶. Une pression fiscale forte qui, forcément, retombe partiellement sur la population de fidèles auxquels est demandée une contribution financière pour les actes religieux à commencer par le plus noble, l'intronisation du nouvel évêque, qui s'était fort endetté pour y parvenir. La contribution de chaque paroissien à la nomination d'Hilarion au trône de Tărnovo est de 7 groches⁴⁷.

L'argument selon lequel la pression fiscale était d'autant plus forte que le nouveau métropolitain savait son temps compté doit être nuancé en fonction des époques, des lieux et des charges. C'est incontestablement vrai pour la dignité patriarcale soumise aux risques politiques les plus élevés et aux coûts les plus lourds. L.S. Stavrianos rappelle que sur 159 patriarches ottomans, 105 ont été détrônés par la Porte, 27 ont abdicé, souvent contre leur gré, 6 ont connu une mort violente. Seuls 21 sont décédés de mort naturelle au cours de leur fonction⁴⁸. C'est sensiblement moins vrai pour la séquence envisagée ici. Sur les 42 métropolitains dont la durée de règne est connue avec précision, 10 ont siégé moins de deux ans, 5 entre deux et cinq ans et 27 plus de cinq ans. Enfin, seuls 14 prélats sur 56 (25%) ont vu leur règne abrégé autrement que par la mort ou

⁴⁴ Jouissant d'un immense prestige, le titulaire de Tărnovo est, selon les cas, investi ou non de la dignité patriarcale et exerce alors un magistère moral et canonique sur plusieurs siècles.

Au XIX^e siècle, il compte trois sièges suffragants (Vraca, Loveč, Ruse). A d'autres époques, il y a également Preslav qui sera parfois absorbé par Tărnovo (Zina MARKOVA, *Le mouvement religieux national bulgare...*, op. cit., p. 101) mais sera indépendant à d'autres moments comme le montrent les notices épiscopales. Le métropolitain définit les droits temporels par les *bérats* qu'il accorde lors de la nomination des titulaires, lesquels disposent de droits canoniques pleins (J. Kabrda, p. 12). Son autorité s'étend donc sur une large part de la Bulgarie danubienne et au sud du Balkan, depuis le Danube jusqu'à la Marica puisqu'il a juridiction sur les *kazas* de Kazanlăk et Stara Zagora.

⁴⁵ Zina MARKOVA, *Le mouvement religieux national bulgare...*, op. cit., p. 35

⁴⁶ G. NEYEV, « Quelques documents turcs sur l'histoire du monastère de Rila de la période du XV^e au XVII^e siècle », *Etudes historiques*, Sofia, IV, 1968, p. 233-242.

⁴⁷ Zina MARKOVA, *Le mouvement religieux national bulgare...*, op. cit., p. 33. Ce qui signifie qu'avec la contribution de 110 000 paroissiens, l'achat de la charge était remboursé. Mais pas les frais de *bérats*...

⁴⁸ L.S. STAVRIANOS, *The Balkans since 1453*, Londres, Hurst & company, ed. 2 000, 970 p. Biblio, index, p. 150.

un transfert dans des conditions normales⁴⁹. Mais, à la différence des questions agraires ou fiscales⁵⁰, le comportement du clergé, s'il suscita amertume et rancœur, ne provoqua qu'exceptionnellement des expulsions. Sur les 42 cas, un seul doit son départ à son comportement, mais ce n'est pas pour ses abus financiers qu'il est chassé « à coups de pierres ». C'est à sa conduite « immorale » et à son ivrognerie que Jérémie doit d'être expulsé de Samokov. Les autres prélats furent souvent accusés de rapacité, mais cela n'a jamais suffi à provoquer leur mise à l'écart. Il n'en demeure pas moins que ces exactions purent provoquer, sur la longue durée, incompréhension puis révolte de leurs coreligionnaires qui s'autorisèrent rarement de poser comme condition à leur accord à la nomination d'un nouveau métropolitain une politique fiscale conforme aux termes du *berat* les agréant⁵¹.

Des âmes en perdition. Illettrisme et analphabétisme

Ce sentiment d'injustice n'aurait peut-être pas abouti au même résultat si le clergé avait rempli sa mission spirituelle. Les Bulgares ne par-

⁴⁹ - Partis sur pression des communautés bulgares : 4 (Atanas de Tărnovo, Néophyte de Tărnovo, Meletij I de Loveč, Kiril de Vidin)

- Parti sur pression de la communauté chrétienne : 1 (Iosif de Varna)

- Parti sur pression de la communauté grecque : 1 (Hilarion de Loveč : — Pomorie)

- Révoqué sur plainte de la communauté bulgare : 1 (Anthyme de Pirot qui aggrave son cas en répondant de façon insultante à l'enquêteur ottoman, ce qui est la véritable cause de sa révocation puis de son emprisonnement au Mont Athos)

- Conflit avec un autre évêque : 1 (Hilarion de Tărnovo)

- Conflit avec l'autorité locale : 2 (Paissij de Vidin, Meletij II de Loveč)

- Révoqués par le Patriarcat pour bulgarophilie : 2 (Paissij de Plovdiv, Gédéon de Sofia)

- Chassé pour alcoolisme et conduite immorale : 1 (Jérémie de Samokov)

- Victime d'une cabale fomentée par son successeur : 1 (Partenij de Vraca)

- Métropolitains ayant retrouvé leur trône après en avoir été expulsés : 2 (Néophyte de Tărnovo et, avant lui, Hilarion de Tărnovo, qui revient sous les applaudissements des Bulgares comme le note Christina BOULAKI-ZISSI. Cf. « Hilarion of Tarnovo and the renaissance in Bulgaria during the first decades of the 19th century », *Balkan Studies*, Salonique, 17, 1976, p. 123-130)

- Métropolitains expulsés à plusieurs reprises : 2 (Néophyte de Tărnovo ; Atanas de Tărnovo : Tărnovo, Serres).

⁵⁰ Un vif débat a opposé Halil İnalçık aux historiens bulgares, particulièrement Vera Mutafçieva, lors du 1^{er} Congrès international des études balkaniques et sud-est européennes (*Actes du premier congrès international des études sud-est européennes, op. cit.*, vol.III), le premier estimant que la plupart des révoltes avaient un caractère fiscal, agraire ou foncier, face aux seconds qui y voient un peu vite la trace de révoltes nationales.

⁵¹ Porphyre de Šumen n'est accepté de ses futurs fidèles qu'après s'être engagé par écrit à ne pas prélever plus d'impôts que permis. Petăr NIKOV, *Renaissance du peuple bulgare...*, *op. cit.*, p. 80

lent pas le grec. C'est une évidence. C'est pourtant dans cette langue que la plupart des membres grecs du clergé s'adressaient à eux. Certes, le grec était la langue de ces saints hommes, et qui plus est une langue sacrée y compris aux yeux de nombreux Bulgares⁵², la langue des Évangiles. Mais la plupart de ces prélats n'essayaient même pas d'apprendre la langue de leurs fidèles. Il est vrai que les occasions où le métropolite s'adressait directement à ses ouailles étaient rares si l'on n'habitait pas la ville métropole et que la diffusion de la parole divine appartenait d'abord au clergé local qui, lui, parlait le plus souvent la langue de ses fidèles. Quant à l'office, célébré en grec, ce n'était que la force de l'habitude qui leur permettait d'en suivre le déroulement⁵³. Sofronij de Vraca raconte l'étonnement des fidèles l'entendant dire l'office en bulgare. Un évêque, pour les Bulgares, parlait le grec⁵⁴. Pas davantage que le grec, les fidèles bulgares ne comprenaient le slavon, la langue rituelle de l'ex-archevêché d'Ohrid, une langue vieillie, très éloignée des parlers locaux pas encore unifiés⁵⁵. Les communautés grecques pouvaient également être confrontées, par leur ignorance, à des situations comparables. Dans la région de Varna, la majorité des fidèles, des *Gagaouzes*, ne parlaient que le turc et seul le clergé connaissait la langue liturgique⁵⁶. C'est Iosif, l'évêque bulgare du lieu, qui lance le mouvement de renaissance hellénique en créant, en 1840, deux écoles et une société culturelle grecque⁵⁷. Il n'en sera d'ailleurs pas récompensé⁵⁸...

A la question de la langue, s'ajoutaient l'analphabétisme des populations⁵⁹ et l'absence de formation du bas clergé. Analphabétisme et illet-

⁵² R.J. CRAMPTON (*A concise history of Bulgaria*, Cambridge University Press, Cambridge, 1997, 259 p.) rappelle que Vassil Aprilov, le fondateur de la première école laïque bulgare, à Gabrovo en 1835, considérait que le bulgare devait s'ajouter au grec liturgique, non s'y substituer (p. 66).

⁵³ Situation qui n'a rien de particulièrement exceptionnelle si l'on se rappelle que, dans nos sociétés, bien des religions sont célébrées dans des langues sacrées et ignorées des fidèles.

⁵⁴ Jack FEUILLET, *op. cit.*, p. 91 : « J'allais dans les églises le dimanche et les jours de fête et je leur faisais des sermons dans notre langue bulgare. Et comme les chrétiens n'avaient jamais entendu l'autre évêque leur parler notre langue, ils me prenaient pour un philosophe ».

⁵⁵ René JANIN, *art. cit.*, ajoute que le slavon n'était plus utilisé que lors de rares fêtes rituelles.

⁵⁶ Velko TONEV, « Bulgarian-greek relations on the western Black sea coast », Greek-bulgarian relations from the end of the XVIIIth to the beginning of the XXth c., troisième colloque bulgare-grec, *Balkan Studies*, Salonique, 25, II, 1984, p. 565-572.

⁵⁷ Xanthippi KATZAGEORGI, « Educationnal and cultural activities... », *art. cit.*

⁵⁸ Voir *supra* note 49.

⁵⁹ Les très rares enquêtes disponibles sur le taux d'alphabétisation parmi les populations bulgares remontent au milieu du XIX^e siècle, soit en plein essor du mouvement sco-

trisme ne sont pas facteurs de progrès ou de foi. Ils forment le substrat sur lequel peuvent se développer superstitions et hérésies. Le phénomène qui affecte les populations chrétiennes ottomanes n'est pas sans rappeler celui qui affecta la France pré-tridentine, caractérisée par un clergé absent ou déconsidéré et une population en voie de déchristianisation, faute de pasteurs dévoués et vertueux. Le témoignage d'Hilarion de Tărnovo est sans appel : « Les Bulgares ne croient pas leurs prêtres mais plutôt les moines du Mont Athos car les premiers sont souvent des hommes de ce monde, corrompus et cupides »⁶⁰. Mal formé, le clergé l'était sans aucun doute. Les études supérieures à l'étranger sont tout à fait exceptionnelles. Sur les 3 701 membres de « l'intelligentsia bulgare » appartenant au clergé jusqu'en 1878, 52 ont eu une formation de ce type⁶¹. Ce chiffre couvrant aussi la période de l'essor, qui est précisément postérieure à 1860, les chiffres devaient être encore plus défavorables les années antérieures. Ils n'étaient pas pour autant sans formation. La plupart suivaient le médiocre enseignement de l'école traditionnelle (*kilijni učilišta*⁶²) destinée avant tout à former le bas

laire et dans une région où précisément celui-ci est dynamique. Les chiffres sur le nombre de personnes sachant lire et écrire oscillent entre 1 et 3 %. (Fonds Alexandre Exarh, Bibliothèque nationale Kiril i Metodi de Sofia, Département des manuscrits. Enquêtes sur les *kaza* de Stara Zagora, Haskovo et Razgrad. BIA NBKM II A 5459). L'analphabétisme de la population et l'abandon dans lequel ces populations pouvaient parfois se trouver n'avaient pas échappé aux voyageurs étrangers, tel le révérend Walsh, vers 1820 : « Même dans les quelques écoles établies dans les villes, les livres introduits étaient exclusivement grecs, bien que ce langage n'eut fait aucun progrès parmi ces peuples. La conséquence est que les Bulgares sont entièrement illettrés, le langage dont ils usent est purement oral (...). Sauf en de très rares endroits, ils n'ont ni église, ni école, ni livres et, à l'exception du *bakal*, ou épicier, qui, généralement, est grec, il est probable qu'il n'y avait pas dans ces villages où nous sommes passés, une seule personne sachant lire et écrire », *A narrative of the journey from Constantinople to England*, Londres 1821-1825, Paris, 1828, 324 p. Cité par Michel LÉO, *La Bulgarie et son peuple sous la domination ottomane tels que les ont vus les voyageurs anglo-saxons. 1586-1876*, Sofia, Nauka i Izkustvo (Science et Art), 1949, 355 p. Cartes, index, p. 229.

⁶⁰ Christina BOULAKI-ZISSI, « Hilarion of Tarnovo ... », *art. cit.*

⁶¹ N. GENČEV, *L'intelligentsia de la Renaissance bulgare...*, *op. cit.*, p. 11.

⁶² Le terme « écoles cellulaires » s'explique par le fait que l'enseignement était dispensé dans les cellules des moines. Par extension, toutes les écoles dispensant le même type d'enseignement sommaire (lire, écrire, compter, apprentissage des connaissances minimales nécessaires au culte), qu'elles fussent situées dans un monastère, un métoque, une église, une maison, en ville, dans un village ou à la campagne, qu'elles aient un caractère permanent ou temporaire, que le maître soit un ecclésiastique ou un laïc, que l'enseignement soit son métier ou non, reçoivent le même nom. Selon la vulgate bulgare, c'est le lieu privilégié de la transmission de la mémoire. La question des écoles villageoises ou conventuelles bulgares n'est pas close puisque dans le cadre du congrès de bulgaristique de Sofia, un orateur a évalué le nombre de ces écoles à 33 en ville et à 150 dans les villages (J. TOMIAK, « The role of grass-root initiatives and educational establishments in the people's struggle for national identity in XIX century Bulgaria », *Dok-*

clergé, quelques-uns, après 1840, un cycle moderne (les écoles mutuelles qui connaissent un développement extraordinaire dans tous les Balkans après cette date), très peu, une des grandes écoles grecques. Lire et écrire était une condition impérative pour rentrer dans les ordres. Rumjana Radkova rappelle que, si l'idée de séminaires n'apparaît qu'à la fin des années 1830, l'admission dans les ordres était théoriquement subordonnée à la double condition d'une véritable piété et de la maîtrise de l'écrit et de la lecture. L'achat de livres, rares et le plus souvent écrits en grec, était souvent le fait d'ecclésiastiques⁶³. Soucieux de la formation de son personnel, le Patriarcat ouvrit plusieurs écoles au XVIII^e siècle, qui s'ajoutèrent aux académies dont la plus prestigieuse est celle de Halki⁶⁴. Les Bulgares n'en étaient pas exclus. Mais les conditions requises comme le prestige qui s'attachait à la fonction ecclésiastique, malgré la misère souvent partagée, incitaient les communautés à ne proposer que les candidatures des plus brillants de leurs enfants d'une part et, d'autre part, l'exigence d'alphabétisation, dans le contexte d'une société très majoritairement analphabète, entraînait souvent une succession père-fils dans la prêtrise, d'autant plus que celle-ci n'interdisait pas l'exercice d'une activité lucrative⁶⁵. Une autre voie était le passage par une école grecque. Ces écoles jouèrent un rôle important dans les premières années de l'essor scolaire bulgare⁶⁶. Si, *ladi, op. cit.*, vol. Développement de la science et de l'éducation, p. 470-490) alors qu'un autre a avancé le chiffre de 450 (B. GESEMAN, « Contribution à la recherche sur la Renaissance bulgare. Diachronie, synchronie, dynamique » *Dokladi, op. cit.*, vol. la culture de la Renaissance, p. 28-39. En bulgare). Une ville aussi importante que Stara Zagora, qui devait compter entre 10 000 et 15 000 habitants au tournant du siècle, ne comptait qu'une école de ce type au début du siècle (Atanas ILIEV, *Souvenirs, op. cit.*) où le grec devait être une matière prioritaire puisque l'école appartenait à un monastère athonite même s'il était slave, Hilendar en l'occurrence.

⁶³ Rumjana RADKOVA, *L'intelligentsia bulgare...*, *op. cit.*, p. 83 et sq., Dans la communication qu'elle a présentée en 1984 (« Le clergé bulgare et la structure de l'intelligentsia », *op. cit.*, vol. La culture de la Renaissance, p. 39-47. En bulgare), elle écrit que, dans sa majorité, le clergé séculier était totalement ou à demi illettré et qu'il assurait son service avant tout de mémoire. Elle ne reprend pas cette idée dans la version finale de sa recherche puisqu'elle précise qu'un savoir minimum était requis.

⁶⁴ *Les écoles grecques de la Ville*, Athènes, 1995, 183 p. HATZOPOULOS, *Les écoles grecques à l'époque de la domination ottomane*, Salonique, Baniyas, 1991, 456 p. Index. En grec.

⁶⁵ Rumjana RADKOVA, *L'intelligentsia bulgare...*, *op. cit.*, p. 83 et 107.

⁶⁶ Si Angel Dimitrov s'efforce de démontrer la justesse de la thèse sur le rôle des écoles monastiques dans le maintien de l'identité bulgare (p. 11 et sq.), il est plus convaincant lorsqu'il montre le rôle des écoles grecques dans les premières années de la Renaissance bulgare (p. 30 et sq.). *L'école, le progrès et la révolution nationale, l'école bulgare pendant la Renaissance*, Sofia, B.A.N., 1987, 283 p. En bulgare. Bref résumé en anglais. L'absence d'index, de bibliographie et l'inexistence de synthèses quantitatives et cartographiques réduisent sensiblement l'intérêt de l'ouvrage.

malheureusement, Nikolaj Genčev⁶⁷ ne donne pas d'indication sur le nombre de Bulgares passés par les écoles grecques de l'Empire, ils furent probablement nombreux avant l'ouverture des grands établissements impériaux, qu'ils soient ottomans (les écoles militaires) ou étrangers (Robert College, collège de Bebek, séminaire lazarisite de Salonique, etc.). Des Bulgares fréquentèrent les académies de Bucarest et de Iasi⁶⁸ ou de l'île d'Andros⁶⁹. La dernière voie d'accès à la culture était la carrière monastique grâce à la présence relativement fréquente entre ses murs d'une école⁷⁰ et la possibilité, pour les meilleurs des moineillons, de poursuivre leurs études dans les établissements grecs quand il en existait un à proximité⁷¹.

L'historiographie, bulgare ou non, tend à faire des monastères le lieu privilégié de la transmission de l'identité. Certes, ils jouèrent un rôle important par leur fonction de support culturel, culturel et identitaire⁷².

⁶⁷ *L'intelligentsia de la Renaissance bulgare...*, op. cit.

⁶⁸ Ariadna CAMARIANO CIORAN, *Les académies princières de Bucarest et de Iassy et leurs professeurs*, I.M.H.A., Salonique, 1974, 730 LXXIII, Index, biblio.

⁶⁹ Nadja DANOVA, « Une page des relations réciproques bulgare-grecques au XIX^e siècle : les élèves bulgares de Théophilos Kaïris », *Etudes balkaniques*, Sofia, 1995, 3-4, p. 82-110.

⁷⁰ Ces faits doivent une nouvelle fois inciter le chercheur à conserver la plus grande prudence devant les témoignages de l'époque qui, par ignorance ou volontairement, laissent entendre le contraire et sont souvent pris pour argent comptant en raison du prestige de leur auteur. Ainsi Sofronij Vračanski écrit-il : « Comme je savais un peu lire, les autres prêtres m'enviaient, car ils étaient tous en ce temps-là de simples laboureurs. Le supérieur [dont dépendait Sofronij. P.V.] avait un *coadjuteur grec, illettré et inculte* (souligné par moi) » Jack Feuillet, op. cit., p. 79.

⁷¹ R. RADKOVA, *L'intelligentsia bulgare...*, op. cit., p. 122. C'est ainsi que, dans les premières années du XIX^e siècle, le jeune Néophyte, bulgare, moine à Rila, est envoyé par son supérieur, grec (le monastère dépend du Patriarcat œcuménique), à l'école secondaire grecque de Melnik. Despina LOUKIDOU-MAVRIDOU, « L'activité culturelle de Demetrios Kalambakidis et ses rapports avec Néophyte Rilski pendant la première moitié du XIX^e siècle », *Actes du 2^e colloque bulgare-grec d'histoire*, op. cit., p. 119-125.

⁷² Dennis P. HUPCHICK, *The Bulgarians in the seventeenth century. Slavic orthodox society and culture under ottoman rule*, Jefferson Londres, McFarland, 1993, 314 p., s'est penché sur les traces matérielles (églises, peintures, écrits) de la continuité et de l'identité bulgares ainsi que sur le rôle joué par le Mont Athos (Zographe et Hilendar) et les monastères de Rila, Etropole, Vraca, Karlovo, Adžar et Kuklen ainsi que sur ceux du bassin de Sofia. Il note qu'ils eurent un rôle particulier dans les régions à l'écart et montagneuses, et donc davantage en Bulgarie occidentale et balkanique (p. 143-183) qu'en Bulgarie danubienne ou en Thrace, tout en ajoutant qu'ils ne représentent que 25 % des lieux d'identité culturelle à cette époque (p. 186). Il dresse une cartographie utile du phénomène, livre des statistiques intéressantes même si elles pèchent par une regrettable omission de tout caractère chronologique et donc dynamique. Le début et la fin du siècle n'eurent pas le même visage. Un ouvrage comparable sur le XVIII^e siècle manque.

Les murs conservaient peintes les images du passé. Les pèlerinages attiraient les foules bien au-delà des communautés avoisinantes. Mais, comme les autres institutions, ils subirent les fluctuations de l'histoire, pouvaient apparaître rapidement et disparaître tout aussi rapidement. A certaines époques, même les plus grands purent être absents de la scène pour des raisons variées. Quelques exemples. Dans la seconde moitié du XVIII^e et au début du XIX^e siècle (périodes où l'identité bulgare fut sans doute dans la situation la plus critique), le plus célèbre monastère bulgare, Rila, lieu de mémoire et de culture dont le saint éponyme jouit d'un prestige considérable qui se traduit par la production hagiographique et d'icônes⁷³, sombre dans une profonde décadence qui incite à relativiser l'importance de ses moyens scolaires et de son prestige⁷⁴. Le monastère de Gabrovo, dont il a été question précédemment, illustre également la difficulté qu'il y a à présenter de manière univoque ce rôle, puisque la formation envisagée dans ce séminaire, si elle prévoyait le bulgare, n'oubliait pas le grec et avait la bénédiction de l'évêché, grec. Un ultime exemple achève de témoigner de la complexité de la question. En 1858, le *kaza* de Stara Zagora⁷⁵ compte dix métoques, dont neuf en ville et un dans un village situé dans les collines. Deux seulement ont des écoles, dont une en ville (Hilendar), l'autre étant dans un village (Rila). Les fameuses *kilijna učilišta* où l'on apprend à lire, écrire, compter à partir des livres sacrés. Rien de plus. Leur appartenance ne permet pas de trancher entre leur participation au maintien de l'identité bulgare dans cette ville qui fut au premier rang de la renaissance nationale et l'affirmation selon laquelle ils étaient de dangereux facteurs locaux d'hellénisation⁷⁶. Les structures existent donc et les sources montrent

⁷³ *Ibidem*, p. 143.

⁷⁴ Rumjana RADKOVA, *L'intelligentsia bulgare...*, *op. cit.*, p. 122 et sq. En 1797, il n'envoie que 250 piastres au Patriarcat, à comparer aux 4 000 de 1836, lorsque les dons des fidèles, qui veulent témoigner de leur foi et de leur identité, affluent. On le voit, c'est davantage la piété des fidèles qui a redonné son rang à Rila que l'inverse. (G. NEŠEV, « Quelques documents turcs ... », *art. cit.*). Dans un article publié en 1974, Rumjana Radkova ne traite du rôle du monastère qu'une fois retrouvée sa splendeur, après 1855, confirmant indirectement son absence relative de ce terrain avant cette date (« Le monastère de Rila et la lutte religieuse nationale », *Recueil en l'honneur de l'académicien Mihail Arnaudov*, Sofia, B.A.N., 1974, p. 233-246. En bulgare.)

⁷⁵ Ville située au sud du Balkan, 18 000 habitants en 1850, dépendant de la métropole de Tärnovo. Pierre VOILLERY, « Un *kaza* ottoman au milieu du XIX^e siècle. La description du *Kaza* de Stara Zagora en 1858 », à paraître.

⁷⁶ Velička KOJČEVA (*Histoire de Stara Zagora*, ouvrage collectif, Sofia, Nauka i Iskustvo (Science et culture), 1977, 192 p., en bulgare, p. 58) parle d'une « forte influence grecque » dans certains quartiers, alors que la ville ne comptait pas d'habitants grecs.

que le haut clergé, le même que celui dont le comportement fiscal avait parfois l'aspect d'une extorsion de fond, savait qu'il devait tenir compte des aspirations des fidèles.

Pastorale et reconquête

Contrairement à une image reçue depuis longtemps (« La moitié de l'Église grecque n'a aucune religion et ceux qui en ont un tant soit peu sont pire que les autres » John Galt, 1813⁷⁷), tous les membres du haut clergé phanariote n'étaient pas indifférents au sort des âmes de leurs ouailles. Face à une évolution mettant en cause son autorité et ses propres valeurs, l'Église réagit en tentant de se rapprocher des aspirations de la population, plus précisément dans le domaine culturel. Le Patriarcat a conscience du recul de son influence spirituelle parmi ses ouailles slaves et des risques de dérives religieuses qu'il recèle. C'est ainsi qu'il faut comprendre la demande maladroite du patriarche Néophyte VII aux métropolitains, en 1800, de veiller à l'enseignement du grec dans les écoles bulgares afin de répondre aux besoins liturgiques. Si, dans la plupart des éparchies, cette instruction ne connut pas de suite véritable, à Plovdiv, en 1830, les aspirants popes durent présenter un certificat attestant leur maîtrise du grec⁷⁸. C'est dans cette perspective que le moine bulgare Iosif Sokolski, avec l'appui du tant décrié Néophyte de Târnovo, envisage la création du séminaire bulgare dans le monastère qu'il a fondé près de Gabrovo en 1833 avec l'appui de Hilarion, le prédécesseur tout autant décrié de Néophyte⁷⁹.

Pour les besoins de la démonstration, elle ajoute que sur dix métoques, huit étaient grecs, sans pour autant justifier son choix. La liste donnée par A. Iliev (*Souvenirs, op. cit.*, p. 132) ne permet pas de trancher aussi nettement : trois dépendaient de monastères athonites (Hilendar et Zograf, monastères slaves, Iviron, gréco-géorgien), quatre de monastères situés dans les terres bulgares et considérés comme ayant joué un rôle national (Rila (2 métoques), Bačkovo, Măgliš), deux de monastères clairement non bulgares (Sainte Catherine du Sinaï, Jérusalem), un de la métropole de Târnovo. Un décompte prenant en considération ce que les historiens bulgares ont pu écrire sur chacun d'entre eux, donnerait six métoques bulgares et non pas deux...

⁷⁷ *Letters from the Levant containing view of the state of society*, Londres, 1823, 386 p. Cité par M. LÉO, *op. cit.*, p. 227.

⁷⁸ Rumijana RADKOVA, *L'intelligentsia bulgare...., op. cit.*, p. 87 et 89. Le maître en question, Tsukalas, après avoir eu une attitude bienveillante à l'égard des Bulgares, devint, avec la radicalisation du conflit, un de leurs pires ennemis. (Man'ò STOJANOV, « La solidarité culturelle bulgaro-grecque à Plovdiv dans la première moitié du XIX^e siècle », *op. cit.*, p. 223-232. En bulgare.

⁷⁹ L'affaire n'aboutira pas et le monastère ne survivra pas au départ de son fondateur imaginaire mais pusillanime. Hristo HRISTOV, « Les monastères de Gabrovo pendant la Renaissance », Sofia, XXXVIII, 1983, 1, p. 76-89. En bulgare.

Si la question des tournées pastorales n'a pas fait l'objet d'études particulières, on sait que le métropolite passait ordinairement une fois l'an, souvent à l'occasion de fêtes patronales. Il profitait de l'occasion pour percevoir les taxes, procéder aux ordinations, régler les litiges qui n'avaient pu l'être au siège. Leur fréquence dépendait de la taille du diocèse. Il suffit pour s'en convaincre de regarder la carte de densité des sièges épiscopaux. Autant dans les limites des ex-archevêchés d'Ohrid et d'Ipek ou sur les côtes de la mer Noire, la présence épiscopale devait être une réalité en raison de la dimension réduite des éparchies, autant sur les territoires de l'actuelle Bulgarie, cette présence devait être exceptionnelle. La dimension de ces derniers diocèses et le volume d'obligations administratives qui en découlait devait lourdement peser sur la disponibilité du prélat. Un indice en est donné par la rareté des mentions des visites du métropolite de Tărnovo dans son éparchie, et leur quasi-inexistence dans les villes situées au sud du Balkan sur lesquelles il avait autorité. Le relevé effectué sur la ville de Stara Zagora ne montre qu'une mention sur une centaine d'occurrences entre 1850 et 1862. Une telle visite n'eût pourtant pas passé inaperçue⁸⁰.

Le terrain est plus ferme lorsque l'on examine le comportement du haut clergé à l'égard de l'éducation, de la langue et de l'imprimé, dont on sait combien c'est alors un produit rare le plus souvent écrit en grec, y compris dans la première moitié du XIX^e siècle⁸¹. Sur ce point, l'attitude du haut clergé est ouverte et contredit la thèse selon laquelle, en raison de son indifférence envers la liturgie slavonne, il ne s'intéressait pas à la diffusion de livres slaves⁸². A commencer par le Patriarcat et les métropoles roumaines qui, entre 1806 et 1860, impriment une trentaine d'ouvrages en bulgare, dont des abécédaires, des récits profanes à côté de livres pieux, parmi lesquels le premier de tous les titres imprimés dans cette langue, les *dominicales* (*Nedelnik*)⁸³ de Sofronij de

⁸⁰ C. V., N°460, 5/12/1859

⁸¹ L'extrême rareté des livres dans les inventaires de décès des registres des *cadis* de Sofia à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle confirme ce point s'il en était besoin. (*Sources pour l'histoire bulgare*, Sofia, B.A.N. vol. XXI, 1977. En bulgare). Sur 52 testaments, entre 1776 et 1833, cinq seulement font état de la présence de livres en nombre très restreint (entre un et cinq), que le défunt soit chrétien, juif, musulman ou arménien, le seul cas atypique étant un *bakal* grec possédant dans son stock treize abécédaires (qu'il n'avait manifestement pas vendus au moment de son décès).

⁸² Rumjana RADKOVA, *L'intelligentsia bulgare...*, *op. cit.*, p. 89.

⁸³ Encore un exemple de l'influence considérable du modèle hellénique sur le développement intellectuel des Bulgares. Ce livre, le premier édité en bulgare moderne et jus-

Vraca⁸⁴. Parallèlement à la traduction de la Bible en grec moderne entreprise à la demande de l'antenne de la britannique *Foreign Bible Society* de Smyrne, Hilarion de Tărnovo est à l'origine de sa traduction en bulgare, car, comme ses interlocuteurs britanniques, il juge nécessaire de mettre à la disposition de ses ouailles un texte compréhensible⁸⁵. Il demande à Néophyte de Rila, une des futures figures du mouvement culturel bulgare, de mener à bien cette œuvre et, dans ce but, l'envoie à Bucarest, nanti de 2 250 groches. Dans sa justification au Saint Synode, le prélat écrit : « Quand les saintes écritures sont facilement compréhensibles par tous, alors les prêtres savent comment répondre aux questions des chrétiens et ces derniers sont ensuite capables de lire les saintes écritures dans leur propre langage et peuvent ainsi répondre sans erreur à leurs propres interrogations »⁸⁶. Diffusion de l'écrit également lorsque Hilarion⁸⁷ puis Panaret de Tărnovo (1838-1840) offrent des livres bulgares, produits rarissimes à l'époque, à l'occasion de visites d'écoles⁸⁸ ou lorsque Hrisant de Plovdiv et Hilarion de Loveč achètent plusieurs exemplaires du *Carigradski Vestnik* qu'ils mettent à la disposition des habitants⁸⁹.

Parallèlement au soutien qu'ils purent apporter aux écoles où dominait la langue grecque, ils n'oublièrent pas leurs ouailles slaves. C'est avec l'aide matérielle et financière d'Hilarion de Tărnovo qu'est créée l'école de Gabrovo, dont la fondation, en 1835, marque le début de la renaissance culturelle et scolaire bulgare d'où la langue grecque n'était pas exclue. Il se rendra à plusieurs reprises dans la ville pour constater personnellement l'évolution du projet dont, à la demande des Bulgares de la ville, il a choisi le directeur en la personne de Néophyte de Hil-

tement célébré par l'historiographie bulgare, est directement inspiré, comme beaucoup d'autres, d'un ouvrage grec, le *Kuriakodromion* d'Agapij de Crète. Aphrodite Alexieva a étudié cette longue et importante liste dans *Les œuvres en prose traduites du grec à l'époque du réveil national bulgare*, Salonique, I.M.H.A., 1993, 384 p. Biblio. Index.

⁸⁴ Man'ò STOJANOV, *La presse de la renaissance bulgare*, Sofia, 1957, Nauka i Izkustvo (Science et culture), t.1. 664 p. En bulgare. P. 506, 509.

⁸⁵ James F. CLARKE, *op. cit.* Le texte grec fut rapidement mis à l'index par le Patriarcat qui y vit une dangereuse et démoniaque influence protestante.

⁸⁶ Christina BOULAKI-ZISSI, « Hilarion of Tarnovo ... », *art. cit.*

⁸⁷ *Ibidem.* Hilarion offre des grammaires bulgares.

⁸⁸ Zina MARKOVA, *Le mouvement religieux national bulgare...*, *op. cit.*, p. 138.

⁸⁹ C. V., n° 165, 20/3/1845 et 316, 16/2/1857. Un abonnement annuel coûte 120 groches. Ce sont donc des sommes substantielles que ces prélats consacrent à ce journal. Un an de salaire d'un instituteur sans spécialisation.

dar. C'est encore lui qui crée une école et une église bulgares à Tăr-novo⁹⁰. Cette tradition se perpétue avec son successeur qui, plusieurs années de suite, fait don de 1 500 groches à l'école bulgare de la ville⁹¹. L'évêque de Samokov fait de même dans son diocèse⁹². La presse bulgare relate les efforts de Dionisij Dorotolski de Silistrie en faveur de la création de l'école bulgare de Tulča⁹³. La création d'une école bulgare à Čerkovna par Iosif de Varna⁹⁴ va de pair, pour ce prélat, avec la création d'écoles grecques dans sa métropole⁹⁵. Ce soutien pouvait revêtir d'autres formes. L'entretien⁹⁶ et la construction⁹⁷ d'églises, l'usage du bulgare à l'office et la diffusion des textes épiscopaux dans cette langue⁹⁸, l'accès de Bulgares aux hauts emplois diocésains ou l'appui à des moines bulgares prometteurs⁹⁹.

Le Saint Synode ne sanctionna pas les évêques agissant de la sorte. C'est donc que l'attention portée aux fidèles, fussent-ils bulgares, n'était ni source de blâmes ni objet d'opprobre. La nature de ces initiatives en faisait l'apanage exclusif du titulaire du siège sans aucune possibilité d'intervention du Saint Synode. Elles relevaient du domaine légitime de la pastorale et de la cure des âmes. En revanche, chaque fois que des initiatives débordèrent de ce domaine ou quand les circonstances furent devenues délicates, le Saint Synode n'hésita pas à sévir, avec dureté. A ce titre, le destin de Iosif de Varna est exemplaire. Il administrait une communauté très majoritairement grecque qui demanda son départ alors qu'il avait grandement contribué à lui redonner son identité. En 1846, il est remplacé par Porphyre qui expulse (difficilement) le curé bulgare de Balčik, disperse les livres slavons, oblige à l'utilisation du grec¹⁰⁰.

⁹⁰ Christina BOULAKI-ZISSI, « Hilarion of Tarnovo ... », *art. cit.*

⁹¹ *C. V.*, n°186, 14/8/1854, p. 4.

⁹² *Ibidem* n° 160, 13/2/1854

⁹³ *Ibid.* N° 309, 29/12/1856

⁹⁴ *Ibid.* N° 20, 16/10/1848

⁹⁵ Xanthippi KATZAGEORGI, *art. cit.*

⁹⁶ Dionisij de KJUSTENDIL. *C. V.*, N° 477, 2/4/1860

⁹⁷ Hilarion de Tăr-novo, Christina BOULAKI-ZISSI, « Hilarion of Tarnovo ... », *art. cit.*

⁹⁸ Christina BOULAKI-ZISSI, « Hilarion of Tarnovo ... », *art. cit.* Velko TONEV (« Bulgarian-greek relations ... », *art. cit.*) écrit que, jusqu'en 1840, la vie paroissiale des Bulgares de la côte de la mer Noire est normale et qu'ils ne rencontrent pas de difficultés particulières concernant l'usage de leur langue.

⁹⁹ Le chancelier de la métropole de Tăr-novo sous le règne d'Hilarion est bulgare. Hilarion appuie les débuts du futur métropolitain de Loveč, également prénommé Hilarion. Christina BOULAKI-ZISSI, « Hilarion of Tarnovo ... », *art. cit.*

¹⁰⁰ Velko TONEV, « Bulgarian-greek relations ... », *art. cit.* Le cas de Varna continue de susciter l'interrogation. Spyros Loucatos met l'accent sur le rôle positif de Iosif, sans

Gédéon de Sofia, grec, appuie même l'indépendance *de facto* de l'Eglise bulgare, le 3 avril 1860, ce qui lui vaut la destitution et l'emprisonnement au mont Athos par le Patriarcat¹⁰¹. La même mésaventure survint à Paissij de Plovdiv, d'origine albanaise¹⁰². Cyrille d'Edirne, grec, est rappelé à l'ordre pour avoir officié en bulgare au plus fort de la crise¹⁰³.

III. UN HAUT CLERGÉ PRAGMATIQUE ET PRUDENT

Ce souci pastoral est cependant subordonné à la personnalité des prélats et à leur environnement intellectuel, culturel et surtout politique à mesure que le conflit se durcit.

Le poids de l'environnement

Dans les métropoles quasiment exclusivement grecques comme les ports de la mer Noire (Pomorie, Sozopol, Nesebăr, Ahtopol /Carevo) ou les villes de l'intérieur telle que Melnik, la question des revendications bulgares ne se pose pas. Dans les villes où la communauté chrétienne est très largement bulgare, l'usage du slavon ou du bulgare n'est pas remis en cause, même s'il s'agit d'une métropole¹⁰⁴. La question se pose lorsqu'il y a absence de domination et que la démographie incite les représentants de l'une ou l'autre communauté à imposer leur prééminence. Lorsque les Bulgares sont minoritaires et que le prélat vit dans un milieu hellénophone, si le prélat est grec ou hellénisé, Zina Markova note qu'il s'oppose plus facilement au mouvement bulgare sans pour autant repousser systématiquement les requêtes de ses fidèles. On observe sans surprise que c'est dans les villes où les communautés grecques sont puissantes, mais où les Bulgares forment des communautés numériquement importantes, Tărnovo ou Plovdiv principalement, que le conflit a pris rapidement une tournure aiguë. Dans ces villes, le titulaire du siège dispose d'appuis locaux assez solides pour résister

mentionner son origine bulgare. Il laisse entendre que son successeur, Porphyre, eut un rôle positif envers toutes les communautés sans parvenir à convaincre s'agissant des Bulgares (« Les villes et les régions bulgares du littoral de la mer Noire comme foyer du développement des relations bulgare-grecques. 1830-1860 », *Actes du 2^e colloque bulgare-grec d'histoire*, op. cit., p. 25-46.

¹⁰¹ Petăr ΝΙΚΟΒ, *Renaissance du peuple bulgare...* op. cit., p. 153.

¹⁰² *Ibidem*, p. 153

¹⁰³ *Ibidem*, p. 137.

même s'il faisait simultanément preuve d'ouverture. L'ensemble de la communauté grecque et une partie des Bulgares sont à ses côtés. Il jouit également de l'appui de l'autorité civile, du moins tant que l'ordre public n'est pas menacé et que la question de son remplacement en vue de le rétablir n'est pas posée.

Tout autant que les différentes communautés, le plan de clivage traverse les communautés bulgares, et, au sein des activistes (« le parti bulgare »), tous ne sont pas sur la même ligne. Dans le *kaza* de Târnovo, précisément, les communautés bulgares sont déchirées entre les légitimistes qui appuient le métropolite et occupent les fonctions de représentants de la communauté et ceux qui entendent voir mettre un terme à la « grécomanie »¹⁰⁵. Pour autant, jusqu'à la fin des années 1840, les notables de la ville, les « grécomanes » précisément, contribuent de manière décisive aux progrès de l'instruction dans la région, et l'enseignement du grec dans les écoles nouvellement créées ne passe pas pour un acte contraire aux intérêts bulgares¹⁰⁶. A Skopje en 1830, à Vraca en 1853, par exemple, les notables bulgares, suivis par une partie notable de la population qui voyaient en eux ses dirigeants naturels (les fameux *čorbadži* tant décriés), soutiennent le « parti grec » contre le « parti bulgare »¹⁰⁷. A Varna, la situation est encore plus complexe, du fait qu'une partie importante de la communauté chrétienne est composée de *Gagaouzes*, des chrétiens turcophones¹⁰⁸. Le métropolite Iosif est écarté, à l'instigation, semble-t-il, d'une partie de la communauté, et également en raison de son origine bulgare¹⁰⁹. Dans la capitale impériale, la situation est encore différente dans la mesure où l'enjeu du conflit n'est pas

¹⁰⁴ Zina MARKOVA, « Le patriarcat de Constantinople et la vie culturelle bulgare », *art. cit.*

¹⁰⁵ Georgi PLETN'OV, « Lutte pour le pouvoir municipal dans le district de Tirnovo pendant la Renaissance » (en bulgare), *Travaux de l'université Cyrille et Méthode de Veliko Tirnovo*, VIII, 2, 1970-1971, p. 161-193.

¹⁰⁶ Georgi PLETN'OV, « Rôle et place des *čorbadži* de la région de Târnovo dans le mouvement d'éducation pendant la renaissance bulgare » (en bulgare), *Travaux de l'université Cyrille et Méthode de Veliko Tirnovo*, X, 2, 1972-1973, p. 51- 85.

¹⁰⁷ Zina MARKOVA, *Le mouvement religieux national bulgare...*, *op. cit.*, p. 99 et 143.

¹⁰⁸ Probablement la majorité. Velko TONEV, « Bulgarian-greek relations ... », *art. cit.* Seul cet auteur met l'accent sur ce point déterminant. Pour les autres, il n'y a que des Grecs face à des Bulgares.

¹⁰⁹ Zina MARKOVA, *Le mouvement religieux national bulgare...*, *op. cit.*, p. 62. La date précoce (1847), la composition multi-ethnique de la communauté chrétienne (*Gagaouzes*, Grecs, Bulgares) et le rôle essentiel joué par le métropolite local dans son accès à la culture et dans le réveil de l'hellénisme ne permettent pas de comprendre, par le seul fait de son origine bulgare, l'éviction du prélat.

le trône local, mais l'obtention du droit de professer sa foi dans sa langue, d'une part, et d'autre part, d'appuyer les protestations provinciales. Si l'influente communauté qui est au centre du mouvement prône une bulgarisation du culte, elle est encore loin de penser à une Église nationale et l'émergence de cette idée, tardive, est autant à mettre au compte de raidissements et de maladroites du Patriarcat qu'à une stratégie bulgare fondée sur le long terme¹¹⁰.

La pesanteur de l'histoire

A ces éléments d'explication, un autre semble devoir être ajouté, qui tient à la géographie ecclésiastique et à la répartition de la population, même si bien des difficultés subsistent sur la délimitation des diocèses, pour ne pas parler des variations et des incertitudes concernant les listes épiscopales¹¹¹, les patriarcats de rattachement, les sièges suffragants¹¹². Là où le maillage épiscopal est lâche, le mouvement bulgare est fort. Là où ce réseau est dense, le mouvement bulgare est faible comme le montre la carte des sièges épiscopaux en Turquie d'Europe entre 1835 et 1860. Le territoire de l'actuelle Bulgarie n'est couvert que par 25 sièges dont 8¹¹³ étaient sous la houlette nominale d'Ohrid ou d'Ipek¹¹⁴. La carte montre la très forte densité des sièges dans ces territoires, sièges souvent moins bien nantis et moins peuplés, mais dont le titulaire vivait à proximité des fidèles et était très présent. C'est une situation comparable qui prévaut sur les futurs territoires du royaume hellénique. C'est une situation exactement inverse qui

¹¹⁰ Načo NAČEV, « Constantinople, centre culturel des Bulgares jusqu'en 1877 », *Sbornik na BAN* (Recueil de l'Académie bulgare des sciences), Sofia, vol. XIX, 12, 1925, en bulgare. Zina MARKOVA, *op. cit.*, p. 128 *et sq.* Pierre VOILLERY, « Contribution à l'histoire de la première église bulgare... », *art. cit.*

¹¹¹ Les différentes notices épiscopales pour la période de la Renaissance (1754, 1757, 1853, 1855, 1860) sont commodément réunies dans Paraskevas Konortas dans son ouvrage : *Les théories ottomanes sur le Patriarcat œcuménique (XVII^e — début du XX^e s.)*, Athènes, 570 p. Index, biblio, cartes, en grec, p. 252 *et sq.*

¹¹² Un bel exemple de la difficulté de connaître les limites précises nous est offert par M. Lacey : « Limites et métropolites de l'éparchie de Vidin au XVIII^e siècle (d'après les documents ottomans) », *Etudes balkaniques*, Sofia, 2000, 1, p. 156-166.

¹¹³ Ou 9 selon que l'on y rattache ou non Vraca, qui, à certaines époques est suffragant de Tärnovó, à d'autres est rattaché à l'un ou l'autre des patriarcats régionaux.

¹¹⁴ René JANIN, art. "Bulgarie, le patriarcat bulgare-grec d'Ohrid", *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastique*, rappelle opportunément que les archevêchés d'Ohrid et d'Ipek ne disparurent pas formellement et continuèrent tout aussi formellement à avoir autorité sur de larges juridictions, dont le contour est encore sujet à discussion. Simplement, les archevêques, au lieu d'être élus par les métropolites de leur juridiction, furent désormais désignés par le Patriarcat œcuménique.

s'observe sur le futur territoire bulgare. Le maillage lâche contraste avec la présence d'évêchés dans les cités à composante hellénique, Pomorie /Axio-polis, Sozopol, Nesebăr et Ahtopol/Carevo. Ce sont de petits ports de commerce, où la population urbaine est quasiment exclusivement grecque et où les Bulgares sont totalement hellénisés. Melnik, dans l'extrême Sud-Ouest de l'actuelle Bulgarie, est une ville très majoritairement grecque. Plus au nord, Varna appartient à la catégorie des villes plus importantes avec une population chrétienne plus mélangée qu'ailleurs. Le reste du territoire n'abrite que dix sièges, dont le diocèse le plus étendu de Turquie d'Europe, Tărnovo¹¹⁵, qui allait du Danube à la Marica. C'est l'ancienne géographie ecclésiastique médiévale qui a ainsi survécu, assise sur la puissance des trois principales métropoles de la région, Edirne, Plovdiv et Tărnovo, dont le démembrement n'était pas envisageable tant ces sièges étaient prestigieux, recherchés, influents.

Les réalités du terrain

Le taux de conflictualité confirme cette opposition géographique. Ce taux est le pourcentage des sièges où un conflit entre la communauté bulgare et le titulaire est avéré, quelles que soient son ampleur, sa durée et son issue. Le Tableau 2 synthétise les données du Tableau 5 qui présente de manière exhaustive les cas de conflits avérés dans les éparchies totalement ou partiellement bulgarophones entre 1830 et 1860, excluant donc de ce fait d'une part tous les mouvements survenus avant ou après et toutes les manifestations d'attachement à l'identité bulgare d'autres natures, telle que scolaire. Il montre que près de 65% des sièges épiscopaux ne furent pas objets de contestation avant 1860, et que les tensions ne se généralisent qu'avec la création de l'exarchat en 1870. Les régions qui bougent sont celles qui sont loin du centre ou celles dont les centres régionaux sont incapables de contrôler une trop vaste périphérie. Une mention particulière doit être faite pour Tărnovo dont la communauté bulgare obtient le départ de deux métropolitains successifs, Atanas et Néophyte. En revanche, la Macédoine, où le maillage est dense et les évêchés nombreux et de dimension réduite, ne participe que marginalement au mouvement, même si elle produit un patriote aussi prestigieux qu'Avksentij de Veles.

¹¹⁵ Jouissant d'un immense prestige, le titulaire de la métropole est, selon les cas, investi ou non de la dignité patriarcale et exerce alors un magistère moral et canonique sur plusieurs métropoles.

Tableau 2: Conflits et provinces ecclésiastiques

Patriarcat de rattachement	Conflits en absolu		Conflits en %	
	OUI	NON	% OUI	% NON
Constantinople	11	10	52,4%	47,6%
Ipek	4	9	30,8%	69,2%
Ohrid	3	14	17,7%	82,3%
Total	18	33	35,3%	64,7%

Le pragmatisme des acteurs

Face à des situations souvent fluides et toujours singulières, comment réagit le haut clergé? La conjoncture fut relativement favorable aux renouvellements et donc au choix de nouveaux titulaires. Entre 1840 et 1850, 14 sièges sont renouvelés, ils seront 22 à l'être entre 1850 et 1860. Cet accroissement du taux de rotation s'explique davantage par les décès que par la pression croissante des communautés. En effet, les successions par suite des protestations pour des motivations nationales ne représentent que 5 cas (Atanas et Néophyte de Tărnovo, Meletii I de Loveč, Paissij et Kiril de Vidin). A cette liste, il faut ajouter le cas de Iosif de Varna¹¹⁶. Les autres déplacements ont des origines étrangères au conflit religieux, même si leurs effets ne doivent pas être négligés dans l'éclosion du mouvement. Faut-il y joindre Parténij de Vraca, victime de son *protosingel*? Soit un total de 7 cas sur 63 (11,1%). Pour autant, la composition ethnique du haut-clergé ne connaît pas d'évolution notable et reste l'apanage des Grecs. Seuls deux Bulgares sont nommés après 1840, Dorotei de Vraca et Hilarion de Loveč, qui tournent de siège en siège. Lorsque l'on était bulgare et que l'on aspirait à une métropole, il n'était pas bon d'avoir l'appui de la communauté. Aucun de ceux qui furent réclamés par les fidèles ne reçut la crosse. Systématiquement, il fut écarté au profit d'un candidat grec. Les déboires de Néophyte Rilski à Samokov ou à Tărnovo¹¹⁷, l'échec de Dionissi Kontarov à Vidin en témoignent¹¹⁸. On ne connaît qu'un seul cas où le *protosingel* bulgare succéda au métropolitain grec, ce fut Dorotei de Vraca qui ourdit d'obscur et byzantines intrigues contre le titulaire grec, plus à plaindre que son collaborateur bulgare! Et encore appuie-t-il au début de son mandat

¹¹⁶ Voir *supra*, note 99.

¹¹⁷ Zina MARKOVA, *Le mouvement national religieux bulgare...*, op. cit., p. 100 et 106.

¹¹⁸ *Ibidem*, p. 146.

son métropolitain, le « grécomane » Néophyte de Târnovo contre l'avis du « parti bulgare »¹¹⁹ !

Le classement géographique (Tableau 3) permet de mettre l'accent sur les différences d'attitude selon les régions ecclésiastiques considérées. Ce sont les régions dépendant du patriarcat où le maillage est également le moins dense, là où l'isolement et la distance se font sentir, mais là aussi où le mouvement national bulgare est le plus vif, que le haut clergé adopte l'attitude la plus pragmatique (45,5%). La proportion de prélats totalement hostiles n'est que de 36,4%, car, plus qu'ailleurs, ils doivent tenir compte de l'humeur et des aspirations de leurs fidèles. Dans la province d'Ipek, où le maillage est plus dense, le mouvement moins combatif, le taux d'opposants déclarés atteint 50% et celui des pragmatiques ne représente plus que 33,4%. Enfin, c'est dans l'antique archevêché gréco-bulgare d'Ohrid que le taux d'attitudes hostiles est de loin le plus élevé (70%) pour les raisons évoquées plus haut. Ce positionnement pragmatique est rendu plus visible par le faible niveau (entre 10 et 15%) observé dans les trois régions de prélats prenant sans doute aucun le parti bulgare, témoignage de la réticence profonde de ces dignitaires à s'engager sur la voie du schisme.

Tableau 3 : Géographie des attitudes du haut clergé

FAVORABLES	HOSTILE	FAVORABLES/ HOSTILES	INCONNU
SIEGES DEPENDANT DU PATRIARCAT OECUMENIQUE			
5	14	11	3
15,1%	42,4%	33,3%	9,2%
SIEGES DEPENDANT DE L'EX-ARCHEVECHE D'IPEK			
1	4	7	2
7,1%	28,6%	50%	14,3%
SIEGES DEPENDANT DE L'EX-ARCHEVECHE D'OHRIID			
1	6	2	0
11,1%	66,7%	22,2%	-

La chronologie des prises de position du haut clergé face à la question bulgare (tableau 4) illustre la pression de la conjoncture au fur et à mesure de l'évolution du conflit. Les premières années du mouvement sont marquées par une forte résistance de la hiérarchie religieuse. Sur les

¹¹⁹ *Ibidem*, p. 143 et sq.

26 prélats nommés avant 1840, 13 sont nettement hostiles devant une revendication nouvelle et seulement 4 lui apportent un soutien décidé. Les années 1840-1850, lorsque le conflit monte en puissance et que l'autorité commence à être mise en cause, si le nombre de prélats hostiles diminue, celui des pragmatiques aussi comme celui des favorables. Lorsque le conflit devient aigu, si le nombre de prélats hostiles reste identique, en revanche, celui des pragmatiques double pratiquement.

Tableau 4 : Evolution chronologique des choix du haut clergé
(La date retenue est celle de l'élection)

ANNEES	FAVORABLE	HOSTILE	FAVORABLE/ HOSTILE	INCONNU
TOTAL				
Jusqu'en 1840	2	5	6	4
1840 – 1850	2	10	5	1
1850 – 1860	3	9	9	-
SIEGES DEPENDANT DE CONSTANTINOPE				
Jusqu'en 1840	2	1	3	2
1840 – 1850	1	7	3	1
1850 – 1860	2	6	5	-
SIEGES DEPENDANT DE L'EX-ARCHEVECHE D'IPEK				
Jusqu'en 1840	-	4	2	2
1840 – 1850	-	-	2	-
1850 – 1860	1	-	3	-
SIEGES DEPENDANT DE L'EX-ARCHEVECHE D'OHRID				
Jusqu'en 1840	-	-	1	-
1840 – 1850	1	3	-	-
1850 – 1860	-	3	1	-

Conclusion

En 1860, la situation change radicalement de nature. Le refus des Bulgares constantinopolitains de proclamer le nom du Patriarche lors de l'office pascal, le 3 avril, marque le début d'un schisme qui anticipe de dix années la création de l'exarchat bulgare. Le conflit est alors transposé sur le terrain politique et institutionnel dans lequel chacun est contraint de prendre parti. Chacun sait alors que l'enjeu n'est pas uni-

quement la création d'une Eglise bulgare, mais que ce sont les frontières d'une éventuelle future entité géographique et démographique qui sont au cœur du débat.

Mais, entre 1830 et 1860, les rivalités ne sont pas encore si aiguës qu'elles en deviennent totalement insurmontables, même si elles vont s'accroissant et qu'elles aboutiront à un schisme. Trois idées paraissent s'imposer au regard de cette période complexe. La première est un constat de prudence face aux sources existantes et à leur interprétation. Ces sources existent. Elles ont été souvent largement publiées. Il convient cependant de demeurer vigilant quant à leur signification, tant elles ont été instrumentalisées dans des perspectives diverses par les contemporains comme par les analystes. Une mise en perspective statistique, qui ne prétend nullement à apparaître comme un remède universel, permet cependant de parvenir à des résultats plus précis. C'est ce à quoi cette étude espère être parvenue.

La seconde conclusion porte sur le thème traité et ne doit pas étonner. Dans un premier temps, il existe une relation dialectique pacifique entre le haut clergé et les fidèles dont le Patriarcat et ses représentants tiennent compte. Ils savent que l'adhésion au religieux passe par un niveau d'éducation minimal des pasteurs comme des brebis. La foi n'est pas croyance aveugle. C'est pour cela que la majorité des prélats ne s'opposera pas à l'essor scolaire bulgare. Dans un deuxième temps, c'est une dialectique fondée sur des rapports de force qui s'impose, car le caractère œcuménique comme les intérêts de la Grande Eglise sont mis en cause. L'exemple de l'indépendance grecque est à l'esprit de tous. Pourtant, même dans cette période de tensions croissantes autour de 1850, le haut clergé continue de tenir compte des aspirations de ses ouailles. Mais alors, on peut légitimement penser que la préoccupation tactique contribue autant que la préoccupation pastorale à définir l'attitude de ses représentants. La légende noire d'un complot grec visant à l'éradication de l'identité bulgare s'éloigne un peu plus. Si certains en rêvent¹²⁰ et si

¹²⁰ L'extraordinaire poème du métropolite Nectarios de Pélagonie — Bitola (1788-1803) peut aider à comprendre les arguments des tenants de la thèse du complot anti-bulgare : « Albanais, Valaques, Bulgares et vous tous parlant d'autres langues, soyez joyeux et préparez-vous à devenir Grecs. Peuples parlant d'autres langues mais respectant les choses divines, vous allez obtenir la langue grecque dont vous tirerez grandement bénéfice dans votre profession et dans toutes vos activités commerciales. Jeunes Bulgares, Albanais et Valaques, soyez heureux, clergé, réveillez vous du lourd sommeil de l'ignorance et apprenez la langue grecque, mère de toute sagesse. » Cité par Emmanuel PROTOPSALIS, « Efforts de diffusion de la langue grecque ... », *art. cit.*

d'autres crurent voir en elle une loi satanique qui faillit bien réussir¹²¹, les événements tels qu'ils peuvent ressortir d'un examen critique des sources comme de l'historiographie montrent que la menace, qui ne peut cependant pas être niée, fut peut-être moins précise qu'il n'y parut. La majorité des représentants du haut clergé phanariote fut ouverte aux aspirations des fidèles, Bulgares ou non. La simplification qui accompagne tout conflit contribua à faire oublier cela, moins cependant que les choix ultimes du haut clergé qui, au nom de l'universalité et de l'œcuménisme, s'opposa à l'aspiration des Bulgares à disposer d'eux-mêmes.

La dernière idée qui semble devoir être mentionnée est l'absence du champ de l'étude d'une partie notable de la population, sur laquelle aucun témoignage n'est, sans doute pour longtemps, disponible. Dix-huit métropoles seulement pour parler d'un thème aussi large. Cela peut paraître peu. Ce sont cependant les dix-huit métropoles où, avant 1860, les Bulgares ont revendiqué leur identité face à un clergé qui, jusqu'à ce jour, les avait représentés. C'est là l'un des plaisirs de l'historien. Traiter d'un sujet à partir des seules sources disponibles en rêvant à ce qu'il aurait pu faire s'il avait eu accès à toutes.

¹²¹ Georgi Rakovski (cité par Veselin Trajkov, «G.S. Rakovski et la culture grecque », *art. cit.*) ne fait que refléter l'opinion de la majorité de ses contemporains. La violence des accusations lancées par Petăr Nikov témoigne de la lenteur avec laquelle, une fois l'Etat bulgare créé, s'atténua cette crainte.

ANNEXE I

**COMMUNAUTÉS BULGARES ET CONFLITS
AVEC L'AUTORITÉ ECCLÉSIASTIQUE ENTRE 1830 ET 1860**

En grisé, les éparchies situées sur le territoire de la Bulgarie actuelle.

Sources :

Pour les sièges : Paraskevas Konortas, *Οθωμανικές θεωρήσεις ... op.cit.*

Pour les références de conflits : *Macédonia, Documents and Materials*,
Sofia, B.A.N. 1972

Petăr Nikov, *op.cit.* et Zina Markova, *op.cit.*, ainsi que l'annexe I

SIÈGES DEPENDANT DU PATRIARCAT ŒCUMÉNIQUE		
ÉPARCHIES	NOTICES	CONFLIT
Salonique	1835-1860	non
Tărnovo	«	oui
Čirmen	«	non
Loveč	«	oui
Šumen-Preslav	«	oui
Édirne	«	oui
Plovdiv	«	oui
Serres	«	non
Drama	«	non
Dydimotikho	«	non
Melnik	«	non
Messimvria/Nesebăr	«	non
Vidin	«	oui
Silistria	«	oui
Sofia	«	oui
Anchialos/Pomorie	«	oui
Varna	«	oui
Sozopol	«	non
Angialo/Ahtopol/Cavrevo	«	non
Nisava/Pirot	«	oui
Berkovica	«	non
TOTAL : 21		NON : 10 OUI : 11

SIÈGES SITUÉS SUR LE TERRITOIRE DE L'ANCIEN ARCHEVÊCHÉ D'IPEK		
Dupnica (Stanke Dimitrov)	«	non
Razlog	«	non
Ihtiman	«	non
Samokov	«	oui
Skopje	«	oui
Vraca	«	oui
Egri Palanka/Kriva Palanka	«	non
Kalkandelev/Tetovo	«	non
Alaca Hissar/Krusevac	«	non
Radomir	«	non
Kjustendil	«	oui
Istip	«	non
Kratova/Kratovo	«	non
TOTAL : 13 sur 59 sièges dépendant d'Ipek		NON : 9 OUI : 4
SIÈGES SITUÉS SUR LE TERRITOIRE DE L'ANCIEN ARCHEVÊCHÉ D'OHRID		
Ohrid	«	oui
Pelagonia/Bitola	«	oui
Prilep	«	non
Veles	«	oui
Tikveš	«	non
Radovište	«	non
Strumnica	«	non
Petrič	«	non
Varado/Latro/Hortero	«	non
Gevgeli	«	non
Karatsova/Almopia	«	non
Florina	«	non
Kastoria	«	non
Debar	«	non
Kirtsovo/Kicevo	«	non
Prespa	«	non
Demir Hissar/ Sidirokastro	«	non
TOTAL : 17 sur 47 sièges dépendant d'Ohrid		NON : 14 OUI : 3
TOTAL GÉNÉRAL : 51 dont 24 sur le territoire de l'actuelle Bulgarie		NON : 33 OUI : 18

ANNEXE II

**ATTITUDE DES TITULAIRES DES PRINCIPAUX SIÈGES
DES PROVINCES BULGAROPHONES**

N'ont été retenues que les éparchies où sont survenus des conflits entre 1830 et 1860

+ : Favorable aux Bulgares ; - : Hostile aux Bulgares ; +/- : Variable ; ? : Inconnue
 Origine : G : grecque ; B : bulgare ; A : albanaise ; ? : inconnue
 En grisé, les sièges situés sur le territoire de l'actuelle Bulgarie

ANNEES	TITULAIRES	O R I G I N E	ATTITUDE SELON LES SOURCES				
			Zina Markova	Petăr Nikov	C.V.	Autres	Synthèse
ÉPARCHIES RATTACHÉES AU PATRIARCAT ŒCUMÉNIQUE							
TĀRNOVO							
1827-1830	Konstantin de Kjustendil	?	?	?	?	?	?
1830-1838	Ilarion de Crète (2°)	G	+ p. 56	- p. 66	- n° 311	+ ¹	+/-
1838-1840	Panaret	G	+ p. 58	- p. 77			+/-
1840-1846	Néophyte Vyzantios (1°)	G	- p. 135	- p. 107	+/-		+/-
					n° 186		
1846-1848	Atanas	G	- p. 138	- p. 108			-
1848-1857	Néophyte Vyzantios (2°)	G	- p. 135	- p. 107	+/-		+/-
					n° 186		
1858-1867	Grigorii	G		- p.130	- n°		-
PLOVDIV							
1825-1850	Nicéphore	?	+ p. 57	+ p. 106			+
1850-1857	Hrisant	G	- p. 151	- p. 106	+/-		+/-
					n° 33/316		
1858-1861	Paissij	A		+ p. 152	+ n° 414		+
LOVEČ							
1827-1845	Dyonisii.	G	- p. 60				-
1847-1850	Meletii I	G	- p. 140	- p. 104			-

¹ Pierre VOILLERY, « A propos d'un activiste... », *art. cit.*

1850-1852	Méletii II	G	- p. 140	- p. 139			-
1852-1860	Ilarion de Loveč	B	+ p. 141	+ p. 110	+ n° 316		+
VARNA							
1830-1846	Iossif	B	+ p. 62		+ n° 20		+
1847-1864	Porphyre de Preslav	G	- p. 62	- p. 80 /233			-
SOFIA							
1830-1853	Meletii	G	+ p. 57	- p. 104			+/-
1853-1858 ?	?	G		- p. 104			-
1858-1860	Gédéon	G		+ p. 153	+/-		+/-
					n° 404/480		
1860 - ?	Dorotei de Vraca	B	+/- p. 143	+ p. 110	+	- ²	+/-
					n° 115		
ŠUMEN-PRESLAV							
1840-1847	Porphyre	G	- p. 61	- p. 80/233			-
1847?-1860	Benjamin	G		- p. 135	- n° 451	- ³	-
POMORIE							
1849-1852	Ilarion de Loveč	B	+ p. 141	+ p. 110	+ n° 316		+
SILISTRA							
1854-?	Dionisij Dorotolski	G		- p. 136	+ n° 309		+/-
VIDIN							
Jusqu'en 1840	Anthyme	G	?	?	?	?	?
1840	Paissij	G		- p. 105			-
1840-1846	Kiril	G	- p.146	- p. 105			-
1846-1851	Bénédicte	G	- p.146	- p. 105			-
	Néophyte	G		? p. 136			?
1852-1868	Paissij	G		- p. 238	+ n° 117		+/-
PIROT							
1855-1860	Anthyme	?		- p. 136			-
Cité en 1861	Sopronij	?				- ⁴	-
EDIRNE							
Jusqu'en 1850	Gérasim	G	+/- p. 155				+/-
1850 - ?	Cyrille	G		+ p. 136	+/- n° 72		+/-
11 sièges	33 dont G: 25, A: 1, B:3 , ? :4					+: 5 - : 14 +/-: 11 ? : 3	
ÉPARCHIES SITUÉES SUR LE TERRITOIRE DE L'ANCIEN ARCHEVÊCHÉ D'IPEK							
VRACA							
1828-1833	?	?	?	?	?	?	?
1833-1849	Agapii	B	+/- p. 57				+/-
1850-1852	Partenii	?	+/- p. 141				+/-
1852-1860	Dorotei	B	+/- p. 143	+/- p. 130	+ n° 115		+/-

² *Dunavski Lebed*, II, 57, 31 octobre 1861.

³ *Balgarija*, 18 janvier 1860, Repris dans *C.V.* n° 451 du 3/10/1859 et n° 15 du 8/4/1861.

⁴ *Dunavski Lebed*, 31 octobre 1861.

SAMOKOV							
1830-1837	Ignatii II	G	- p. 100	- p. 67			-
1837-1846	Ieremia	G	- p. 147	- p. 104			-
1846-1862	Matei	G	- p. 148	- p. 134	+/-	⁻⁵	+/-
					n° 322/460		
KJUSTENDIL							
Jusqu'en 1858	Artméij	?	?	?	?	?	?
1858	Dionissij	?		- p. 242	+ n° 477	⁻⁶	+/-
Après 1860	Ilarion de Love	B	+ p.141	+ p. 110	+ n° 316	+	+
SKOPJE							
1828-1830	Néophyte	G		- p. 67			-
1830-1832	Genadii	G	- p. 98	- p. 67			-
1832-1843	Gavriil	G	+ p. 99	+ p. 67			+/-
1843-1868	Ioakim	?		+/- p. 140	- n° 323		+/-
4 sièges	14 dont G : 6, B : 3, ? : 5						+ = 1 - = 4 +/- = 7 ? = 2
ÉPARCHIES SITUÉES SUR LE TERRITOIRE DE L'ANCIEN ARCHEVÊCHÉ D'OHRID							
OHRID							
1843-?	Iosif	G	- p. 156	- p. 103			-
?	Dionisii	G	- p. 156				-
Cité en 1855-1859	Ioanikij	?		- p. 139			-
1859-	Meletij de Loveč	G		- p. 247		⁻⁷	-
VELES							
?-1841	Ignatij	G	+/- p. 58/61				+/-
1848-1855	Avksentij	B	+ p. 40	+ p. 140	+ n° 7		+
1855-	Anthyme	G		+ p. 140	+ n° 421	⁻⁸	+/-
MONASTIR-BITOLA							
?	Gérasim	G	- p.61				-
1858	Bénédicte	?			- n°402	⁻⁹	-
3 sièges	9 dont G : 6, B : 1, ? : 2						+ = 1 - = 6 +/- = 2 ? = 0
TOTAL GENERAL							
18 sièges	56 dont G : 37, B : 7, A : 1, ? : 11						+ = 7 - = 24 +/- = 20 ? = 5

⁵ *Balgarija*, 3 octobre et 7 décembre 1859.

⁶ C.V. N° 477, 2/4/1860. Polémique avec le *Dunavski Lebed*.

⁷ *Macedonia, Documents and materials, Sofia, B.A.N., 1970, p. 162. Lettre au Srpski Dnevnik.*

⁸ *Ibidem*, p. 162. "L'évêque d'Ohrid est simplement intolérable".

⁹ *Ibidem*, p. 164. Lettre du 28/8/1860 adressée au journal *Balgarija*.

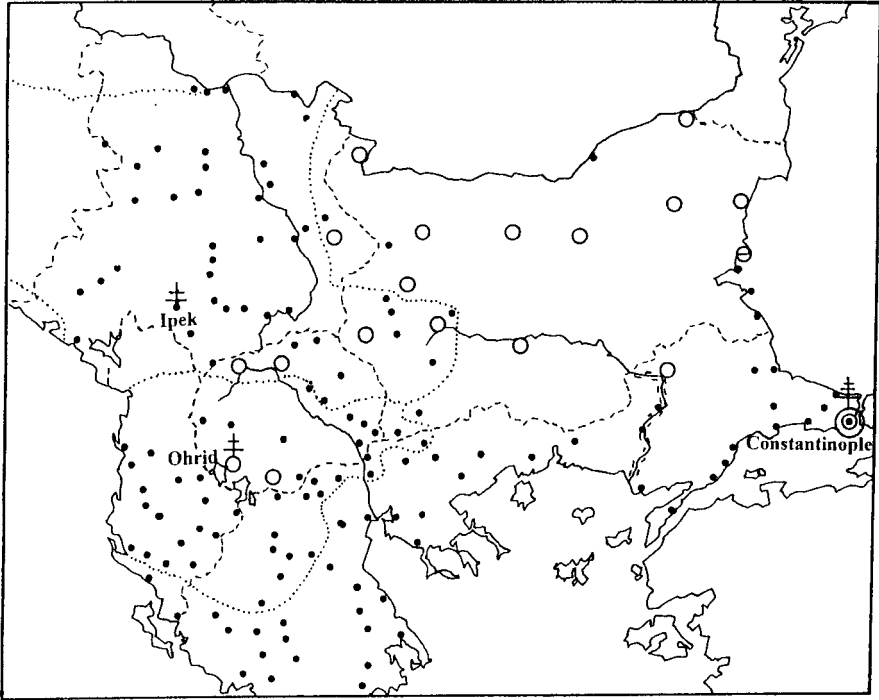
ANNEXE III

ATTITUDE DES PRÉLATS : ARGUMENTAIRE

Arguments favorables				Arguments défavorables				Autres		
Enseignement	Sauvegarde	Appartenance	Attitude favorable	Appartenance	Hostilité langue	Fiscalité Pression	Attitude hostile	Conflit au sein de l'Église	Conflit avec l'Autorité	Mise en cause de la moralité
-	Biens	ethnique:	non	ethnique:	Et livres	financière	non	de l'		
langue	Cultuels	Bulgare	motivée	Grec			motivée			
-										
écrits										
TĀRNOVO										
Ilarion	*	*	*		*	*		*	*	
Panaret	*				*					
Néophyte	*				*			*		
Atanas					*			*		*
Grigorij						*		*		
PLOVDIV										
Nicéphore	*									
Hrisant	*						*			
Paissij				*						
LOVEČ										
Dionisij						*				
Meletij I ^{er}					*			*		
Meletij II			*		*	*			*	
Ilarion	*		*	*						
VARNA										
Iossif	*	*	*							
Porphyre					*	*	*	*		
SOFIA										
Meletij					*	*				
Gedeon			*		*	*				
Dorotei		*	*				*			
ŠUMEN-PRESLAV										
Benjamin					*			*		
ŠILISTRA										
Dionisij	*							*		*
VIDIN										
Anthyme					*					
Paissij					*			*	*	
Kiril					*			*	*	
Bénédicté					*			*		
Néophyte			*							
Paissij			*		*					

	Arguments favorables				Arguments défavorables				Autres		
	Enseignement - langue - écrits	Sauvegarde Biens Cultuels	Appartenance ethnique: Bulgare	Attitude favorable non motivée	Appartenance ethnique : Grec	Hostilité langue Et livres	Fiscalité Pression financière	Attitude hostile non motivée	Conflit au sein de l' Église	Conflit avec l' Autorité	Mise en cause de la mora- lité
PIROT											
Anthyme											*
Sophronij								*			
EDIRNE											
Gérasim	*						*	*			*
Cyrille	*	*		*		*					
VRACA											
Agapij	*		*								*
Partenij									*		
SAMOKOV											
Ignatij II					*						
Ieremia					*						*
Matei	*							*			
KJUSTENDIL											
Dionissij		*					*				
SKOPJE											
Néophyte					*						
Génadij					*				*		
Gavijl				*	*						
Ioakim				*				*			
OHRID											
Iosif					*		*				*
Dionissij					*						*
Ioannikij								*			
VELES											
Ignatij	*					*					
Avksentij	*	*	*	*							
Anthyme				*	*			*			
MONASTIR - BITOLA											
Gérasim					*	*					
Bénédicte								*			
Total : 47	14	4	6	12	24	9	6	20	3	3	8

**Patriarcat, archevêchés et métropoles de Turquie d'Europe.
Notices de 1835, 1855 et 1869**



Légendes :

- O Sièges cités
- Autres sièges
- ... Limites des ex-archevêchés d'Ipek et d'Ohrid
- Limites des États actuels

(Carte : P. Voillery. Sources : P. Konortas, *op. cit.*)

Pierre VOILLERY, *Le haut clergé phanariote et les Bulgares. Oppresseur, prévaricateur ou bon pasteur? (1830-1860)*

Le rôle joué par l'Église et le clergé est au centre de la réflexion sur la formation de la conscience nationale bulgare au XIX^e siècle. L'analyse communément admise veut que le haut clergé — les Phanariotes — ait été parmi les principaux agents de l'asservissement de la population bulgare et que, pendant la période de la Renaissance bulgare, ils en aient été des opposants résolus.

L'étude du comportement des titulaires des sièges où, entre 1830 et 1860, se produisirent des incidents opposant le haut clergé aux communautés bulgares montre, au contraire, des comportements contrastés et variables selon les époques, les lieux, les circonstances, allant de l'hostilité la plus nette à un appui convaincu et permet de dire que les milieux ecclésiastiques, le modèle religieux orthodoxe et la culture grecque phanariote ont joué un rôle très important dans la sauvegarde, la construction et l'émergence de l'identité nationale bulgare. Si une partie de ces pasteurs grecs adopte des positions résolument hostiles, une autre témoigne de plus d'attention à ses brebis bulgares. Dans un premier temps, c'est le souci pastoral qui anime bien souvent ces hommes conscients du fait que l'hérésie naît de l'ignorance. Dans un deuxième temps, et à mesure que les revendications deviennent plus précises, le pragmatisme et la prudence guident souvent leurs choix et leurs attitudes.

Pierre VOILLERY, *The Phanariot Ecclesiastical Hierarchy and the Bulgarians. Oppressor, Dishonest or good Shepherd? (1830-1860)*

The role played by the Great Church and the clergy is at the centre of the reflexion on Bulgarian national consciousness formation during the 19th century. The common analysis says that high clergy, the Phanariots, has been among the main responsible of bulgarian enslavement and, during the Bulgarian Revival, its most resolute opponents.

The study of the behaviour of the bishops in the seats where, between 1830 and 1860, took place incidents between high clergy and Bulgarian communities shows, by the contrary, contrasted behaviours varying according to periods, places and circumstances, from the mot clear hostility to a resolute help and allow us to say that the ecclesiastic circles, orthodox religious model and greek phanariote culturehace played a very important part in the safegard, the making and the emerging of the Bulgarian national identity. If some of those shepherds stayed on definitively hostile positions, others show more attention to the sheep. In a first time, it is the pastoral preoccupation which drives these men who have in mind that heresy comes from ignorance. In a second time, as claims are becoming more precise, pragmatism and carefulness drive their choices and attitudes.